

Johanne Biron

Bibliothèque de la Compagnie de Jésus,
Montréal

Autour d'un exemplaire des
Lauretanæ Historiæ libri quinque
du jésuite italien Orazio Torsellino.
La traversée d'un livre et d'un culte
de l'Europe vers l'Amérique

La présence, dans les Collections de l'Université du Québec à Montréal, d'un exemplaire des *Horatii Tursellini Romani e Societate Iesu Lauretanæ Historiæ libri quinque*¹ nous invite à nous pencher sur la traversée d'un livre, mais aussi sur la translation

1. Un très grand nombre de pages manquent dans cet exemplaire, dont la page de titre. La description versée au catalogue informatisé des bibliothèques de l'institution indique qu'il s'agit d'un exemplaire de l'édition de 1597 : *Horatii Tursellini romani e Societate Iesu Lavretanae historiae libri qvinque*, Romae, A. Zannetum, 1597 (Livres rares : YBX250). Or, nos travaux de comparaison avec les exemplaires d'autres éditions nous permettent d'affirmer que l'exemplaire conservé à l'Université du Québec à Montréal est celui d'une édition de 1605 publiée à Tournon par Claude Michel (témoin le cul-de-lampe au monogramme de Claude Michel qui se trouve au feuillet 9^o) : *Horatii Tursellini Romani e Societ. Iesu Lauretanæ Historiæ libri quinque*, Turnoni, tipis Claudij Michaëlis, 1605, [12], 597, [2], [1 bl.], [9], [3 bl.] p. Voir, à l'illustration 1, la page de titre d'un exemplaire de cette édition de 1605 conservé à la Bibliothèque Municipale de Grenoble (cote : E.20670). Nous remercions Madame Sandrine Lombard, de la Bibliothèque Municipale de Grenoble,

d'un culte de l'Europe vers l'Amérique². Dans cet ouvrage en latin qui a connu de nombreuses rééditions, qui a été traduit très tôt dans plusieurs langues³ et dont l'influence a dépassé largement les frontières géographiques de son pays, le jésuite italien Orazio Torsellino s'est fait l'historiographe du sanctuaire de Lorette, premier lieu de pèlerinage marial en importance dans l'Italie du XVI^e siècle. À l'origine de la tradition lorétaine, que les premières sources écrites du XV^e siècle consultées par Torsellino font remonter aux années 1291-1294 : quatre translations miraculeuses de la maison natale de la Vierge Marie à Nazareth, qui aurait été détachée de ses fondations, puis transportée par une troupe d'anges de la Galilée jusqu'à Trsat (ou Tersat, actuelle ville de Rijeka), près de Fiume, en « Esclavonie » (Dalmatie, Illyrie ou Slavonie, selon les sources), région qu'elle aurait gagnée le 9 mai 1291, avant de se déplacer et de se fixer ensuite deux fois à

de nous avoir autorisée à reproduire cette page de titre. Nous renvoyons le lecteur à la notice du Catalogue pour le détail de la démonstration et de la description matérielle de l'exemplaire conservé à l'Université du Québec à Montréal. Le lecteur pourra également y apprécier les ressemblances qui existent entre l'édition tournonnaise de 1605 et une édition de 1615 imprimée à Lyon par Pierre Rigaud. A ce sujet, voir ci-dessous, aux Illustrations 2 et 3, une reproduction de la page 61 tirée de l'exemplaire de 1605 conservé à l'Université du Québec à Montréal, puis la reproduction de cette même page 61 tirée d'un exemplaire de l'édition lyonnaise de 1615 conservé à la Bibliothèque Municipale d'Auxerre (cote : C 1160 12°). Nous remercions Madame Françoise Duvernier, conservatrice en chef et directrice de la Bibliothèque Municipale d'Auxerre, de nous avoir autorisée à reproduire cette dernière page.

2. Deux exemplaires d'éditions rouennaises, qui ont fait partie des collections des Sulpiciens, se trouvent désormais au Centre de conservation de Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) : *Horatii Tursellini Romani e Societate Iesu Lauretanæ Historiæ libri quinque*, Rothomagi [Rouen], Apud Richardum Allemanum è regione Collegii, 1612, [20], 480, [10] p. (cote : RES/BG/46); *Horatii Tursellini Romani e Societate Iesu Lauretanæ Historiæ libri quinque*, Rothomagi [Rouen], Apud Thomam Darè, 1616, [24], 524, [2] p. (cote : RES/BG/47).

3. Nous proposerons des citations en français de l'ouvrage de Torsellino, tirées d'une traduction de 1600 conservée à la Marian Library (University of Dayton, Ohio) : *L'histoire memorable de Notre Dame de Lorette, composee en latin et divisée en cinq livres par le P. Horatio Tursellino Romain, de la Societé de Iesus. Et traducte en François, par N.D.S. [le F.]*, Douay, Jean Bogart, 1600, [8], 201, [7] f. (cote : ML-CL-9256). Cette traduction sera utile ici, même si elle demeure parfois incomplète par rapport à l'original latin, entre autres en ce qui a trait à l'épître dédicatoire. À noter que, désormais, les références à cette traduction française des *Horatii Tursellini Romani e Societ. Iesu Lauretanæ Historiæ libri quinque* seront indiquées par la mention *HNDL*.

l'intérieur du territoire de Recanati, dans la région des Marches en Italie, pour s'établir enfin de manière définitive à Lorette, le 10 décembre 1294, dans la province d'Ancône, au terme d'un quatrième déplacement opéré grâce au ministère angélique⁴.

Les migrations prodigieuses de cette Maison-relique sans fondations, et plus particulièrement de sa « sainte & sacrée chambrette⁵ » où Marie a été visitée par l'ange de l'Annonciation, participent, de manière surnaturelle, au transfert des reliques qui s'est déployé vers l'Occident, à la fin du XIII^e siècle, quand les croisés ont abandonné la Terre sainte et que les chrétiens, qui n'y auraient désormais plus facilement accès, ont pris avec eux des restes sacrés⁶. L'authenticité de la Sainte Maison de Lorette — la *Santa Casa di Loreto* — semble avoir été admise sans

4. Voir Giuseppe Santarelli, *La Santa Casa di Loreto : tradizione e ipotesi*, quarta edizione ampliata e aggiornata, Loreto, Edizioni Lauretane Santa Casa, 2006, 507 p. (plus précisément p. 11, 42-45, 112, 265-275). Nous remercions le père Santarelli, directeur de la *Congregazione Universale della Santa Casa*, pour l'accueil généreux et enthousiaste qu'il nous a fait à Lorette en mai 2009 et avril 2010. Voir aussi Italo Tanoni, « Le culte marial de la Sainte Maison de Lorette et son évolution », *Social Compass : revue internationale de sociologie de la religion*, vol. 33, n° 1, « Sociologie de la dévotion mariale », 1986, p. 107-138; Pierre-Antoine Fabre, « L'Esclavonie, escale sur la route de l'Occident? La *Santa Casa* de Nazareth transportée par les anges (1291-1294) » et Luc Orešković, « La dévotion à la Santa Casa : célébrer la translation entre Trsat et Loreto au XVII^e siècle », Marie-Elizabeth Ducreux et Pierre-Antoine Fabre [dir.], *Cahiers du Centre de recherches historiques*, Paris, Centre de recherches historiques, avril 2008, n° 41, « Sanctuaires et transferts de cultes », p. 25-38, 73-88.

5. *HNDL*, livre I, chap. II, f. 7^r. Les périphrases qui renvoient à la Sainte Maison de la Vierge sont nombreuses. Voici quelques exemples tirés de la traduction française : « la celle ou chambrette tres-venerable de la Vierge » (f. 6^r), « ceste maison aymée de Dieu, & de la religion » (f. 7^r), « ceste petite celle Nazaréenne » (f. 8^r), « ceste chappelle prodigieuse » (f. 10^r), « ceste divine maisonnette » (f. 10^r), « la maison natale de la Vierge » (f. 11^v), « ceste sainte maisonnette » (f. 12^v), « la sainte maison enlevée » (f. 12^v), « ceste chambrette tant recommandable » (f. 14^v), « ceste sainte Chapelette » (f. 21^r), « ce sacré edifice » (f. 27^r), « ceste tres-auguste maisonnette » (f. 31^v), « la plus sainte Chapelle de la terre » (f. 98^v).

6. Voir Giuseppe Santarelli, *op. cit.*, p. 269-270, 299 et sq.; Italo Tanoni, *op. cit.*, p. 108; Paul V. Murphy, « "Your Indies": The Jesuit Mission at the *Santa Casa di Loreto* in the Sixteenth Century », Konrad Eisenbichler et Nicholas Terpstra [dir.], *The Renaissance in the Streets, Schools, and Studies: Essays in Honour of Paul F. Grendler*, Toronto, Centre for Reformation and Renaissance Studies, coll. « Essays and Studies », 2008, p. 211-212; Paul V. Murphy, « The Jesuits and the Santa Casa di Loreto: Orazio Torsellini's *Lauretanae historiae libri quinque* », Thomas M. Lucas, S.J. [dir.], *Spirit, Style, Story: Essays Honoring John W. Padberg, S.J.*, Chicago, Jesuit Way/Loyola Press, 2002, p. 269-270.



Illustration 1. Page de titre, Orazio Torsellino, *Horatii Tursellini Romani e Societ. Iesu Lauretanæ Historiæ libri quinque*, Turnoni, tipis Claudij Michaëlis, 1605. Bibliothèque Municipale de Grenoble. Cliché BMG E.20670.

réserve au XVI^e siècle par Ignace de Loyola et ses compagnons⁷. Orazio Torsellino, qui est entré dans la Compagnie de Jésus en 1562, six ans après la mort de son fondateur, est devenu recteur de la communauté jésuite de Lorette en 1584, trente ans après qu'Ignace eut lui-même envoyé dans cette ville un groupe de quatorze membres pour fonder un collège sous la direction d'Olivier Mannaerts, qui en a été le recteur-fondateur⁸. Les *Horatii Tursellini Romani e Societate Iesu Lauretanæ Historiæ libri quinque* sont explicites sur la portée internationale de l'un des premiers ministères confiés aux Jésuites à Lorette, dès le pontificat de Jules III : entendre les confessions, dans des langues diverses, des pèlerins de toutes provenances. Nous montrerons que des éléments constitutifs de la spiritualité ignatienne, par exemple l'insistance sur une réception plus fréquente du sacrement de réconciliation et de l'Eucharistie⁹, se profilent sous la plume de Torsellino. Les livres de son *Historia* se construisent au fil des pontificats successifs, des publications de bulles papales et des proclamations d'indulgences. L'auteur enchaîne les récits de miracles et de conversions, signale les confessions et les communions, de même qu'il se livre à une comptabilisation pointilleuse des dons votifs. Ainsi, la revue attentive de témoignages (de témoins oculaires ou auriculaires) et de preuves (matérielles ou immatérielles) lui permet de mettre au jour, sur le mode de la réitération, la puissance de l'intercession de Notre-Dame de Lorette.

Les *Lauretanæ Historiæ libri quinque* acquièrent cependant, à nos yeux, une valeur particulière lorsqu'ils touchent de près au caractère

7. Voir John W. O'Malley, *Les premiers jésuites : 1540-1565*, traduit par Édouard Boné, S.J., Paris, Desclée de Brouwer/Bellarmin, coll. « Christus », 1999, p. 384; Paul V. Murphy, « The Jesuits and the Santa Casa di Loreto: Orazio Torsellini's *Lauretanæ historiæ libri quinque* », *op. cit.*, p. 270; Paul V. Murphy, « "Your Indies": The Jesuit Mission at the *Santa Casa di Loreto* in the Sixteenth Century », *op. cit.*, p. 215-217.

8. Voir Paul V. Murphy, « "Your Indies": The Jesuit Mission at the *Santa Casa di Loreto* in the Sixteenth Century », *op. cit.*, p. 217-222; Pio Paschini, « Loreto », *Enciclopedia cattolica*, vol. VII, Città del Vaticano, Ente per l'Enciclopedia cattolica e per il Libro cattolico, 1951, col. 1560.

9. Voir Paul V. Murphy, « "Your Indies": The Jesuit Mission at the *Santa Casa di Loreto* in the Sixteenth Century », *op. cit.*, p. 217-222; John W. O'Malley, *op. cit.*, p. 200-202.

universel que l'auteur a voulu leur donner en choisissant de les écrire en latin¹⁰. Le fait que l'exemplaire qui a entraîné l'écriture de cet article se trouve à l'Université du Québec à Montréal, dans l'un des fonds patrimoniaux du Québec, nous invite à explorer les liens qui existent entre l'ouvrage de Torsellino, publié à Rome, et l'œuvre missionnaire d'un jésuite de la Nouvelle-France, le père Joseph-Marie Chaumonot, qui a accompli, à la fin du XVII^e siècle, la promesse qu'il avait formulée en 1637 au sanctuaire de Lorette en Italie « de bâtir dans la Nouvelle-France [...] une chapelle sous le nom de Notre-Dame de Lorette, et sur le plan de Sainte Maison de la Mère de Dieu¹¹ ». Nous tenterons de montrer que les descriptions et remarques qui concernent la Lorette du Canada dans les pages autobiographiques du père Chaumonot paraissent emprunter parfois à la *manière* d'Orazio Torsellino, dont le nom (et implicitement l'œuvre) est cité, par ailleurs, par le père Martin Bouvart dans son mémoire *De la chapelle de Notre-Dame de Lorette en Canada*, qui date de mars 1675. La question lorétaine dans les textes jésuites de la Nouvelle-France — plus particulièrement, dans l'autobiographie et la correspondance du père Chaumonot, le mémoire du père Bouvart et les relations du père Claude Dablon, recteur du Collège de Québec et Supérieur général des missions de la Nouvelle-France — sera donc examinée afin de fouiller les liens qui existent entre ces écrits missionnaires et l'histoire en cinq livres du père Torsellino¹².

10. Torsellino s'en explique dans son épître dédicatoire adressée au cardinal Pietro Aldobrandino (voir plus bas).

11. Félix Martin, *Autobiographie du père Chaumonot de la Compagnie de Jésus et son complément*, par le R. P. F. Martin de la même Compagnie, Paris, H. Oudin, 1885, p. 42. Le sanctuaire de Lorette est demeuré le sanctuaire marial le plus populaire d'Italie au XVII^e siècle (André Sanfaçon, « "A new Loreto in New France": Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, SJ, and the Holy House of Loreto », Germaine Warkentin et Carolyn Podruchny [dir.], *Decentring the Renaissance: Canada and Europe in Multidisciplinary Perspective, 1500-1700*, Toronto/Buffalo, University of Toronto Press, 2001, p. 200-201). Voir aussi Italo Tanoni, *op. cit.*, p. 124-126.

12. L'attrait qu'a exercé la dévotion lorétaine sur les membres de la Compagnie de Jésus et la manière dont ces derniers ont réussi, au XVII^e siècle, à répandre cette dévotion au sein des peuplades non chrétiennes du monde transatlantique ont fait l'objet d'une thèse de doctorat en histoire en 2008 à la Princeton University. Ce que l'auteur, Karin Annelise Vélez, explique en ces termes, dans un passage où elle précise le sujet de sa recherche : « This dissertation is about the appeal of the Laurentan devotion to the Jesuits, and how they were able to convey their passion

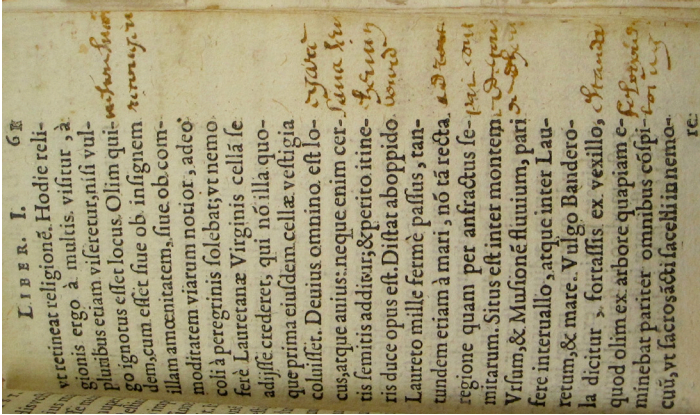


Illustration 2. Notes manuscrites marginales dans
 Orazio Torsellino, *Horatii Tursellini Romani e Societ. Iesu
 Lauretanæ Historiæ libri quinque*, [Turmoni, tipis Claudij
 Michaëlis, 1605], p. 61. Cliché UQAM. Livres rares : YBX250.

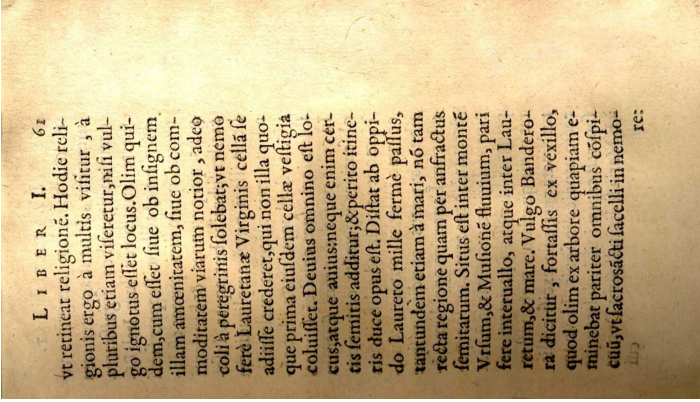


Illustration 3. *Horatii Tursellini Romani e
 Societate Iesu Lauretanæ Historiæ libri quinque*,
 Lugduni, sumptibus Petri Rigaud, 1615, p. 61.
 Bibliothèque Municipale d'Auxerre. Cliché BMA C 1160 12°.

Première partie : une dévotion mariale dite par le « père de l'histoire de Lorette »

I. Conversions, confessions et communions

Les *Horatii Tursellini Romani e Societate Iesu Lauretanæ Historiæ libri quinque* sont l'œuvre d'un humaniste qui a enseigné pendant vingt-deux ans au Collège romain, a été recteur du Séminaire de la Compagnie de Jésus à Rome, de même que des collèges jésuites de Florence et de Lorette¹³. Dans la *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus*, l'histoire d'Orazio Torsellino est présentée comme étant « plus complète et plus étendue que toutes les précédentes », tant et si bien que l'auteur y est nommé « le père de l'histoire de Lorette¹⁴ ». De fait, dans l'avant-dernier chapitre de son ouvrage, Torsellino précise qu'il a voulu marquer les trois cents ans (1294-1594) de l'histoire lorétaine de la Sainte Maison, autour de laquelle une basilique a été édifée : « l'an

for an Italian relic complex to non-Catholics across the Atlantic in the seventeenth century » (Karin Annelise Vélez, *Resolved to Fly: the Virgin of Loretto, the Jesuits & the Miracle of Portable Catholicism in the Seventeenth-Century Atlantic World*, Princeton University, Department of History; Ann Arbor [Michigan], ProQuest LLC, 2008, p. 14, 56). Toutes les traductions de l'anglais, de l'italien et du latin dans le français sont de nous, sauf indication contraire.

13. Voir Paul V. Murphy, « "Your Indies": The Jesuit Mission at the *Santa Casa di Loretto* in the Sixteenth Century », *op. cit.*, p. 215, 221-222; Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 47-50. Orazio Torsellino est né à Rome en novembre 1544 et est mort dans cette même ville le 6 avril 1599.

14. Augustin et Aloys de Backer, « Torsellino, Tursellinus (Horace) », *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus, ou, notices bibliographiques 1° de tous les ouvrages publiés par les membres de la Compagnie de Jésus, depuis la fondation de l'ordre jusqu'à nos jours; 2° des apologues, des controverses religieuses, des critiques littéraires et scientifiques suscitées à leur sujet, 2° série*, Liège, L. Grandmont-Donders, 1854, p. 663; Carlos Sommervogel, S.J. [dir.], « Torsellini, Horace », *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus, première partie : Bibliographie par les pères Augustin et Aloys de Backer; seconde partie : Histoire, par le père Auguste Carayon*, t. VIII, Bruxelles/Paris, Schepens/Picard, 1898, col. 143. Giuseppe Santarelli insiste également sur ce trait : « Il Torsellini è considerato il principe degli storiografi antichi lauretani » (« Torsellin[o] est considéré comme le prince des historiographes lorétains anciens », Giuseppe Santarelli, *op. cit.*, p. 14, n. 11). De son côté, Karin Annelise Vélez écrit de Torsellino qu'il est « a prominent Jesuit chronicler who turned out to be the most popular Lauretan historian of all » (Torsellino est « un éminent chroniqueur jésuite qui s'est révélé être le plus populaire de tous les historiens lorétains », Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 46).

1594 [...] est le dernier de nostre Histoire, à fin qu'elle comprenne cet espace de trois cens ans que nous donnons à l'Église de Lorette¹⁵ ».

L'une des plus anciennes sources écrites concernant l'histoire de Lorette à laquelle Torsellino ait puisé est la *Translatio miraculosa* diffusée vers 1472-1473, de l'un des premiers recteurs du sanctuaire, Pietro di Giorgio Tolomei, dit le *Teramano*¹⁶. Il est important de noter qu'au cours des cent vingt-cinq ans qui ont suivi la diffusion du document de *Teramano* jusqu'à la publication, en 1597, de la *Lauretana Historia*, quarante-trois ans (soit un peu plus du tiers de cette période) sont associés étroitement à la présence jésuite à Lorette. Quarante-trois ans de présence jésuite qui ont évidemment servi Torsellino, qui joue néanmoins de prudence dans le chapitre intitulé « Jules troisieme institua à Lorette un College de Jesuistes », quand il explique, à propos des membres de son ordre : « combien ilz ont fait de fruct, tant envers les Loretans, qu'envers les estrangers, j'ayme mieux en laisser le jugement aux autres, que d'en rien toucher par mes escritz¹⁷. »

L'arrivée des Jésuites à Lorette en 1554, qui y ont été appelés pour agir à titre de confesseurs, coïncide avec la publication, au début de 1554, de l'un des premiers ouvrages publiés par un jésuite, le *Breve directorium ad confessarii ac confitentis munus rite obeundum*, relatif au sacrement de pénitence. Il s'agit du premier manuel jésuite portant sur la confession sacramentelle; il a été écrit par le secrétaire de la Compagnie de Jésus et d'Ignace de Loyola, Juan Alfonso de Polanco (1517-1576), en collaboration avec d'autres jésuites et à la demande même de Loyola. Ce dernier a d'ailleurs insisté pour que chaque confesseur de la Compagnie de Jésus ait son exemplaire personnel du directoire de Polanco. Le petit ouvrage fait valoir, entre autres points et dans un esprit tout ignatien, que le principal fruit du sacrement de réconciliation

15. *HNDL*, livre V, chap. XXVIII, f. 198^r-198^v.

16. Voir Giuseppe Santarelli, *op. cit.*, p. 11, 375; Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 35-39.

17. *HNDL*, livre III, chap. XII, f. 103^v-104^r.

tient dans la consolation spirituelle qu'en reçoit le pénitent¹⁸. C'est à travers la mise en valeur d'un lien fort entre pèlerinage et confession — la confession constituant, avec la communion, l'un des éléments essentiels du pèlerinage¹⁹ — que Torsellino abordera cette question du sacrement de pénitence : « à la correction des mœurs depravez la Confession est le moyen du plus grand fruit qu'on sçauroit recueillir d'un vray pelerinage²⁰ ».

La foule cosmopolite des pèlerins venus « d'outre les Alpes » a justifié l'établissement d'un collège jésuite à Lorette, dans la mesure où, la confession impliquant de réelles contraintes linguistiques, le secours « de prestres parlans & entendans les langues estrangeres²¹ » était requis. Les pénitents, hommes et femmes, allaient donc bénéficier spirituellement du plurilinguisme et du cosmopolitanisme de la communauté jésuite de Lorette, comme le laisse entendre Torsellino :

En fin, le dernier estage du Palais Pontifical, auparavant desert & imparfait, fut parachevé, & dédié à la congregation du nom de JESUS. [...] Le] saint Pere [...] pourueut de bons Penitenciers la maison de Lorette, tant celebre par les pelerinages continuelz de tous les peuples du monde : car encor' qu'elle ne manquast point tout à fait de prestres doctes & pieux, toutesfois ilz ne pouvoient pas profiter autant qu'il estoit de besoing, tant pour le peu qu'ilz estoient, que pour faute de l'usage des langues estrangeres. C'est pourquoy sa sainteté ayant esgard à toutes choses, trouua bon [...] d'adjoindre aux prestres de Lorette, les

18. Voir John W. O'Malley, *op. cit.*, p. 24 et p. 535, n. 24; Robert Aleksander Maryks, *Saint Cicero and the Jesuits: the Influence of the Liberal Arts on the Adoption of Moral Probabilism*, Aldershot/Burlington, Ashgate Publishing, « Catholic Christendom, 1300-1700 », 2008, p. 1, 13-56; Robert Bireley, « Evangelization and Popular Piety in Europe (chap. 5) », *The Refashioning of Catholicism, 1450-1700: a Reassessment of the Counter Reformation*, Washington, D.C./Houndmills, The Catholic University of America Press/Macmillan Press, 1999, p. 105.

19. Voir John W. O'Malley, *op. cit.*, p. 386.

20. *HNDL*, livre III, chap. XII, f. 103^v.

21. *Ibid.* Voir aussi livre III, chap. XXI, f. 113^r. Le titre du chapitre XXI est : « Le College des Jesuistes estant augmenté par Paul iiij, la vogue & les richesses de nostre Dame de Lorette sont augmentées de beaucoup ».

Peres Jesuistes, à fin qu'il y en eust, qui par la cognoissance des langues, attirassent les pelerins à l'expiation de leurs fautes, & se rendissent soigneux & assidus à entendre leurs confessions [...] en l'an cinquante-quatriesme de ce siecle. Et celui-cy fut le commencement du College des Jesuistes à Lorette, petit à la verité, mais qui fut cause de grand bien, & aux habitans & aux pelerins. Le soing principal de ces Peres estoit, de nettoyer par la Confession, les ames des pelerins venans d'outre les Alpes : d'instruire aux mysteres de la Religion Chrestienne les hommes agrestes & rudes en ceste matiere, bref enflammer un chacun generally à mener une vie vraiment pieuse & Chrestienne²².

Les premiers jésuites qui ont été appelés à exercer un tel ministère au sanctuaire de Lorette parlent italien, latin, espagnol, allemand, français, flamand²³; ainsi, « les pelerins de toutes les nations choisissans chacun un prestre de leur pays, avec lequel ilz peussent conferer sans trucheman, s'en retournoient par ce moyen en leur logis, & nettoiez de leurs pechez, & pleinement instruis en la religion Chrestienne²⁴ ». La présence, parmi ces confesseurs ou *pénitenciers*, du jésuite espagnol Raffaele Riera (1528-1582) est celle sur laquelle Orazio Torsellino insiste le plus explicitement dans son *Historia*. Envoyé dès 1554 au sanctuaire de Lorette, où il demeure jusqu'à sa mort en 1582, Riera a pris soin de consigner par écrit de nombreux miracles, récits de conversion et témoignages qu'il a vus ou entendus et qui ont constitué pour Torsellino des sources probantes, si bien qu'il en a repris ou cité plusieurs fragments²⁵. Au chapitre XVI du premier livre, Torsellino s'applique par

22. *Ibid.*, livre III, chap. XII, f. 103v. Paul V. Murphy donne cette précision importante au sujet du cosmopolitisme de la communauté jésuite de Lorette : « Apart from the Jesuit community at the Roman College, the Jesuit community at Loreto was the most international house in late sixteenth-century Italy » (« En dehors de la communauté jésuite du Collège romain, la communauté jésuite de Lorette fut la plus internationale des maisons jésuites dans l'Italie de la fin du seizième siècle », Paul V. Murphy, « "Your Indies": The Jesuit Mission at the *Santa Casa di Loreto* in the Sixteenth Century », *op. cit.*, p. 221).

23. Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 43-44.

24. *HNDL*, livre III, chap. XXI, f. 113^r.

25. Raffaele Riera est l'auteur d'une *Historiæ almæ domus Lauretanæ liber singularis* écrite vers 1559-1565. Il aurait également publié, vers 1573, une liste de miracles associés à la Vierge de Lorette : *De' miracoli della B. V. M. di Loreto*.

exemple à raconter comment les habitants de Recanati ont érigé un mur de briques contre les parois extérieures de la Sainte Maison de Lorette, « ce joyau tres-precieux du monde, le siege de la Vierge²⁶ », afin de les soutenir et de les protéger contre les injures du temps. S'inspirant des textes d'« [a]utheurs sans reproche », parmi lesquels figure aussi le nom du carme « Baptiste Mantuan²⁷ », Torsellino certifie que la nouvelle structure de briques ne s'est pas maintenue contre les murs de la maison nazaréenne, « laquelle soustenuë par la vertu divine, semble refuser tout ayde & secours humain ». En effet, peu à peu, le nouveau mur de soutènement s'est miraculeusement éloigné des parois sacrées, de telle sorte qu'il a été possible à un enfant de circuler avec un flambeau allumé entre les parois originales et la nouvelle enceinte de briques, pour faire voir la séparation extraordinaire des murs²⁸. Avant de conclure « qu'il apparoit assez que la mere de Dieu a voulu exclurre toute industrie humaine du soustien de sa maison²⁹ », Torsellino tire parti d'un réseau de preuves dont il est redevable à Raffaele Riera :

[P]lusieurs personnes insignes de probité & pieté [...] ont raconté à Raphaël Riera, homme de vertu & foy recommandable (duquel nous avons fait mention cy-devant, & ferons encores par cy apres) & duquel mesme je l'ay entendu, avoir veu

Voir, à son sujet, Pio Paschini, *op. cit.*, col. 1561; Giuseppe Santarelli, *op. cit.*, p. 14; Carlos Sommervogel, S.J. [dir.], *op. cit.*, t. VI, 1895, col. 1843; Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 35, 42-46, 433.

26. *HNDL*, livre I, chap. XVI, f. 32^v. Le titre de ce chapitre se lit ainsi : « Les parois adjoustees pour appuy à la sainte maison se reculent, on ne laisse toutesfois d'y appliquer des portiques tres-amplés ».

27. Il s'agit de l'humaniste G. Battista Spagnoli (dit *Il Mantovano*), auteur de la relation *Redemptoris mundi Matris ecclesiae Lauretanæ Historia* écrite en 1489 — *Historia* que le père Giuseppe Santarelli présente comme étant, en partie, une docte réélaboration de la *Translatio miraculosa* de Pietro di Giorgio Tolomei, dit le *Teramano* (notre traduction de : l'*Historia* « è, in parte, una dotta rielaborazione della *Translatio* del Teramano », Giuseppe Santarelli, *op. cit.*, p. 273). Voir *ibid.*, p. 73, n. 22, p. 273-274, 356, et plus particulièrement p. 380-388. Dans le second livre de sa *Lauretana Historia*, Orazio Torsellino consacre une grande partie du chapitre VI au « témoignage de Baptiste Mantuan » (*HNDL*, livre II, chap. VI, f. 57^v-59^r).

28. *HNDL*, livre I, chap. XVI, f. 32^v-33^r.

29. *Ibid.*, f. 33^r.

plusieurs fois l'enfant, passant de bout à autre, entre les murs³⁰.

Le jésuite italien s'inspire du récit fait par Riera, qui rapporte le témoignage de ceux qui ont vu l'enfant révélateur du miracle.

Quant au pouvoir consolateur de la confession si caractéristique du ministère jésuite³¹, il est plus particulièrement mis en relief là où la progression de l'histoire touche aux miracles émanant de prières faites à la Vierge de Lorette. À ce sujet, quelques passages du texte méritent d'être soulignés (le nom de Raffaele Riera figurant d'ailleurs souvent dans ces passages).

Dans un chapitre au titre exubérant — « La Vierge donne secours à deux muets, rendant à l'un l'usage de la langue, & à l'autre luy rendant sa langue, qu'il avoit eue coupée » —, Torsellino raconte que, pour avoir eu l'habitude d'injurier Dieu et la Vierge de Lorette, un blasphémateur a eu la langue coupée par un vice-roi qui a promis du même coup de le punir plus sévèrement, s'il jugeait nécessaire de sévir encore contre lui. Le misérable, tourmenté par sa blessure et par la menace du vice-roi, entreprend d'attendrir la Vierge de Lorette par ses prières et ses vœux, en l'exhortant à lui donner le « moyen de purger son ame de ses souillures par la *sacrée confession*³² ». Apparaissant au malheureux dans son sommeil, la Vierge lui enseigne que, délivré, « il s'en iroit à Lorette,

30. *Ibid.* [nous soulignons]. Il peut être éclairant de relire le texte latin résumé ici en français pour apprécier le choix fait par le traducteur de la formulation « duquel mesme je l'ay entendu ». Nous devons recourir à l'exemplaire conservé à la Marian Library, puisque la page où se trouve cet extrait manque dans l'exemplaire uqamien : « Viuebant paucis abhinc annis viri probi, pijque complures, qui discurrerentem inter parietes puerum sæpius se vidisse narratunt Raphaeli Rieræ homini spectatæ virtutis, ac fidei (cuius supra fecimus mentionem, & deinceps facturi sumus) *unde ipse cognoui* [nous soulignons] » (Orazio Torsellino, *Horatii Tursellini Romani e Societate Iesu Lauretanæ Historiæ libri quinque*, Romæ, Aloysium Zannettum, 1597, p. 40, dans l'exemplaire conservé à la Marian Library de l'University of Dayton [cote : ML-CL-8781]).

31. Nous nous inspirons ici étroitement de la formule de Robert Aleksander Maryks : « [the] consolatory feature of confession so characteristic of the Jesuit ministry » (Robert Aleksander Maryks, *op. cit.*, p. 44).

32. *HNDL*, livre IV, chap. XI, f. 140^r [nous soulignons].

là *confesseroit ses pechez*, la langue luy estant renduë³³ ». Le miracle se vérifie à son réveil, alors que commence « à luy naistre comme une langue nouvelle³⁴ » : ainsi, « ouvrant sa bouche [...] on voioit ensemble une langue couppee, & tout ensemble une languette qui renaissoit au dessoubz³⁵ ». Ce qui n'est pas sans inspirer au vice-roi de pardonner à celui auquel la Vierge a pardonné, de sorte que, « luy ayant baillé (pour confirmation de ce miracle) des lettres à porter aux penitenciers³⁶ », il l'envoie à Lorette. Cependant,

la chose n'en demoura pas ainsi : car estant revenu en sa maison, (*apres s'estre muni deux ou trois fois des sacremens*) une nouvelle langue (par un nouveau miracle) luy creut à une juste grandeur. Parquoy retournant de rechef à Lorette pour rendre graces à la mere de Dieu, monstra sa langue à ceux mesmes qui peu auparavant l'avoient veuë couppee (du nombre desquelz estoit Raphael Riera, qui a escrit ceste histoire) [...] ³⁷.

Il en ressort que la fréquentation des sacrements stimule le progrès spirituel. Suivant le plaidoyer des premiers jésuites en faveur de la confession (en particulier, de la confession générale) et de la communion fréquentes, le sacrement de pénitence est presque invariablement associé, sous la plume de Torsellino, à une inauguration spirituelle, à une nouvelle manière de vivre, qui peut consister à se détourner résolument du péché³⁸. Témoin la guérison d'un jeune homme ingrat et

33. *Ibid.*, f. 140^v [nous soulignons].

34. *Ibid.*

35. *Ibid.*

36. *Ibid.*

37. *Ibid.* [nous soulignons].

38. Robert Aleksander Maryks, *op. cit.*, p. 19 *et sq.* Le type de confession générale recommandé dans les *Exercices spirituels* consiste, « avec l'aide du prêtre, en une revue de la vie entière, [...] en vue d'une meilleure connaissance de soi, et pour s'attacher plus fermement à Dieu, renonçant plus radicalement au péché et aux tendances mauvaises. Sans doute le texte des *Exercices* peut-il suggérer qu'il s'agit là d'une démarche unique au cours de l'existence; pourtant les jésuites se mettent à l'encourager comme une pratique à reprendre périodiquement, parce qu'elle favorise la croissance spirituelle ». Dès qu'Ignace de Loyola a été initié à cette pratique de la confession générale (dont l'histoire demeure cependant mal balisée), il en est

à la conduite dissolue qui, alors qu'il se trouve au sanctuaire de la Vierge de Lorette, entend « d'aventure la Messe » et, par la même occasion, une voix du Ciel qui lui commande « de s'en aller trouver un prestre, & nettoyer son ame de pechez, avec propos de vivre mieux de là en avant³⁹ », exhortation céleste à laquelle il obtempère.

Dans le même esprit, Torsellino rapporte la libération d'un jeune homme abandonné au luxe, qui sera également affranchi de la servitude du diable et ramené « au vray chemin de salut par la faveur de la Vierge de Lorette⁴⁰ ». Au plus fort de son combat spirituel, ce misérable se souvient, en effet, de la Vierge de Lorette, qu'il choisit de prendre pour patronne, tant et si bien que, grâce au secours divin, sont vite chassés hors de lui les diables et furies, « ces bourreaux importuns⁴¹ ». Les furies mises en fuite, le jeune homme s'en va à Lorette, suivant la promesse qu'il avait faite, et se recueille au sanctuaire de la Sainte Maison où, « apres avoir lavé sa c[o]nscience par la confession », il rend grâces « à Dieu, & à la benoiste Vierge, racomptant ce benefice celeste à quelques prestres, entre lesquelz estoit Riera⁴² ». Dans tous les cas, la relation pénitent-confesseur-témoin(s) semble révéler qu'au-delà de sa valeur spirituelle, la confession a également valeur de preuve, d'appui ou d'articulation dans la narration des faits miraculeux. Un lien

devenu le principal promoteur, « et c'est par lui qu'elle pénètre le principal courant de la dévotion catholique. [...] Non contents d'imposer la confession générale aux membres de l'ordre, les jésuites la recommandent instamment à autrui dans tous les milieux de vie, comme clé de voûte et expression de leur conversion » (John W. O'Malley, *op. cit.*, p. 202-203, pour les deux citations). C'est assurément à dessein qu'Orazio Torsellino signale, par exemple, la confession générale à laquelle s'est livré Jean d'Autriche, fils de l'empereur Charles Quint, lors de son passage à Lorette : « Arrivé qu'il fut en l'Eglise sacrée, apres avoir faict une *confession generale* de ses fautes passées, rendit graces tres-abondamment à la benoiste Vierge, & satisfit à ses vœuz, qu'il accompagna d'une somme d'argent notable, embrasant d'exemple & de parole ses compagnons à une pareille louange de pieté [...] » (*HNDL*, livre IV, chap. XXIV, f. 155^r [nous soulignons]).

39. *Ibid.*, livre III, chap. XXXII, f. 125^v-126^r [nous soulignons]. Ce passage est tiré du chapitre : « Deux jeunes hommes sont delivrez de la servitude du diable ».

40. *Ibid.*, f. 124^v-125^r.

41. *Ibid.*, f. 126^v.

42. *Ibid.*, f. 126^v-127^r [nous soulignons].

sûr se profile, à travers la *Lauretana Historia*, entre le culte rendu à la Vierge de Lorette — le pèlerinage, donc — et la mise au premier plan de la confession. À titre d'exemple supplémentaire, un jeune homme qui conclut un pacte avec un démon pour l'amour d'une femme, dont il jouira, se repent après avoir été pris de dégoût (« la satieté en fin [...] luy engendra un desgoutement »), tellement qu'il commence, écrit Torsellino, « à esperer pardon, à lever les yeux au Ciel, & à recourir à Dieu, & à la benoïste Vierge »; puis, enchaînant aussitôt, l'auteur précise : « [s]ur ce propos il va songer à la Vierge de Lorette, & que ses prestres avoient grand pouvoir pour remettre les pechez⁴³ », suggérant cette fois une conjonction soutenue qui, eu égard au culte lorétain, confirme la confession comme leitmotiv.

Le récit d'un miracle concernant un prisonnier détenu à tort par un potentat italien et daté de 1570 fournit à Torsellino une occasion de renchérir sur cette association et de consolider la séquence pèlerin-confesseur-témoin(s). Accusé de faux crimes, soumis à un juge qui lui est hostile et accablé par l'idée d'une condamnation à mort imminente, ce prisonnier, homme illustre, « du nom duquel les autheurs ne parlent point, pour ce, écrit Torsellino, comme je croy, qu'il a voulu qu'on le teust⁴⁴ », invoque Notre-Dame de Lorette et la prie de pouvoir au moins visiter son église avant de mourir. Or, dans son sommeil, « voyant neantmoins en dormant⁴⁵ », le captif échappe au supplice auquel il était promis grâce à la mère de Dieu, quand elle rompt ses liens, ouvre les portes de la prison et l'en fait sortir. À son réveil, véritablement libre, mais craignant d'être repris et puni comme un fugitif, il va trouver le prince potentat auquel il raconte le miracle opéré par Marie, sur quoi le prince, inspiré, consent à lui rendre sa liberté, en lui recommandant d'aller à Lorette, tel qu'il l'avait souhaité : « [l]uy donc doublement obligé s'en vint à Lorette, & puis *confessé* rendit ses vœuz à la benoïste Vierge, & racompta luy-mesme le miracle à Raphaël Riera Penitencier,

43. *Ibid.*, livre III, chap. XXXIII, f. 127^r-127^v.

44. *Ibid.*, livre IV, chap. XX, f. 149^v.

45. *Ibid.*

qui l'a rédigé par écrit, pour une mémoire perpétuelle à l'advenir⁴⁶ ». À travers la présence sentie de témoins au fil des pages perce l'autorité des sources écrites que Torsellino a consultées (dont certaines sont dues à Raffaele Riera) et auxquelles renvoient également les titres ou les noms d'auteurs versés dans les marges du texte, sous forme de références érudites. Quant aux interventions de l'auteur dans le cours des différents récits, elles servent principalement à l'authentification des faits ou à la justification des silences, et se présentent sous forme de propositions (« comme je croy », « duquel je tais le nom de peur d'intéresser sa réputation », « je ne sçay si j'ose dire⁴⁷ ») ou de procédés de validation des sources (« [u]n homme digne de foy m'a racompté », « comme c'est le commun bruit, [...] on le doit religieusement croire », « [j]'ay moy-mesmes veu & considéré le lieu lors que je mettois ces choses par écrit », « [c]e miracle est si bien avoué, que c'est un crime d'en douter⁴⁸ »). L'insistance avec laquelle Torsellino semble vouloir, grâce à l'écrit, jeter une passerelle sûre entre les faits miraculeux et l'« advenir », afin de constituer une « mémoire perpétuelle », a certainement beaucoup à voir avec l'existence de mailles manquantes dans l'histoire du sanctuaire de la Sainte Maison de Lorette.

En effet, l'un des nœuds de la question lorétaine à l'époque de Torsellino — qui a été mis en lumière en termes clairs par le père Giuseppe Santarelli — tient dans le fait que la première source écrite (1472-1473) attestant sans équivoque les transmigrations de la Sainte Maison est apparue trop tardivement par rapport à l'époque des faits rapportés (1291-1294), plaçant les historiographes devant un écart à colmater, vu le silence des documents historiques contemporains de la translation. Une problématique en découle donc, qui repose sur la discordance observée entre le caractère extraordinaire du miracle de la translation de la Sainte Maison et l'émergence tardive des sources

46. *Ibid.*, 149^v-150^r.

47. *Ibid.*, f. 149^r; livre III, chap. XXIX, f. 121^r; livre IV, chap. XXI, f. 152^r.

48. *Ibid.*, livre I, chap. VI, f. 17^r; livre II, chap. IX, f. 62^v; livre I, chap. IX, f. 23^r; livre II, chap. XVIII, f. 73^v.

qui l'attestent explicitement⁴⁹. La volonté de combler cette manière de vacance en soutenant la recherche de preuves a donc motivé la mise à l'écrit de miracles, même de beaucoup postérieurs aux transmigrations de la maison nazaréenne. Orazio Torsellino a saisi au mieux cette problématique dans un tour synthétique de la *Lauretana Historia*, où il traduit la pensée de l'un des trois ambassadeurs envoyés en Esclavonie et en Galilée par le pape Clément VII, pour s'enquérir de preuves qui permettraient d'authentifier le transport miraculeux de la chapelle de Lorette : « l'ancienneté du miracle se devoit confirmer par quelque preuve nouvelle⁵⁰ ». Le récit révèle que cette preuve nouvelle, Jean N. de Sienne la fournit au pape, lorsque, faisant la preuve de leur conformité, il compare les pierres qui composent la demeure de Lorette à deux pierres qu'il a rapportées de Nazareth (et qui sont de celles avec lesquelles « on a coutume de bastir à Nazareth ») : les pierres de Nazareth, « toutes telles que celles de Lorette », peuvent servir de « tesmoins pour confirmer un tel miracle », à savoir celui des transmigrations ou du « parterment de [la] sainte maison hors la Galilée⁵¹ ». C'est dans ces lignes inspirées surtout des annales de la ville de Fiume (près de Trsat) et de la *Lauretanae Virginis Historia* de Girolamo Angelita, publiée vers 1530⁵², que Torsellino raconte comment les trois délégués du souverain

49. Giuseppe Santarelli, *op. cit.*, p. 11, 19-20, 41, 193-194, 369, 373. Nous avons traduit ici librement quelques passages tirés de l'ouvrage du père Santarelli. Nous jugeons bon, par ailleurs, de reproduire ci-après la phrase (que nous avons traduite de l'italien) qui résume le mieux la problématique exposée : « La difficoltà [...] era tutta qui : la prima fonte scritta esplicita [1472-73] attestante inequivocabilmente la traslazione miracolosa, appariva troppo tardiva rispetto all'epoca dei fatti narrati (1291-94) » (p. 41).

50. *HNDL*, livre II, chap. XXVI, f. 84^v.

51. *Ibid.*, f. 84^r-84^v.

52. G. M. Besutti, « Lorette », Centre interdisciplinaire des Facultés catholiques de Lille [dir.], *Catholicisme : hier, aujourd'hui, demain*, t. VII, Paris, Letouzey et Ané, 1975, col. 1081; Pio Paschini, *op. cit.*, col. 1561; Giuseppe Santarelli, *op. cit.*, p. 42, 103, 261, 265, 274, 357; Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 41 et p. 58, n. 1. Le père Santarelli note que c'est à l'époque de Girolamo Angelita qu'un lien a été proposé, pour la première fois, entre un sanctuaire marial situé à Trsat (Tersatto) et la translation de la Sainte Maison; jamais auparavant un tel lien n'avait été suggéré (Giuseppe Santarelli, *op. cit.*, p. 274). Le lecteur se reportera avec profit au chapitre XI du premier livre de l'ouvrage de Torsellino : « Les habitans de la Marque d'Ancone enseignez par les Esclavons, cognoissent avoir la maison natale de la Vierge avec eux » (*HNDL*, livre I, chap. XI, f. 26^r).

pontife ont noté les mesures de la maison lorétaine, avant de faire voile vers la côte dalmate (ou l'Esclavonie), puis de là vers la Galilée, où ils ont retrouvé les marques et les fondements de la Maison de la Vierge (que son transfert a privée de ses fondations) et vérifié que leurs dimensions étaient conformes aux mesures prélevées en Italie. Torsellino prend soin d'expliquer que le miracle entourant la demeure de Lorette est une chose incroyable, certes, mais connue, et qu'il importait au souverain pontife, pour que l'histoire du transport angélique soit « vérifiée plus à plain », de la « découvrir *de rechef* », de la « cognoistre plus au vray », pour effacer tout doute quant à sa validité⁵³. Ces preuves issues de la comparaison des dimensions et des pierres peuvent être lues à la lumière d'une distinction que propose Giuseppe Santarelli entre une source écrite (« *fonte scritta* »), émanant de la volonté d'un auteur et conditionnée par lui, et une source matérielle (« *fonte "materiale"* »). L'originalité de ce dernier type de source est d'entrer au nombre des signes muets (« *segni "muti"* ») qui rendent involontairement compte d'un fait et offrent une plus grande garantie d'objectivité. Les pierres de la Sainte Maison vénérées à Lorette et qui proviendraient du site nazaréen de l'Incarnation sont de ces signes muets auxquels fait référence le père Santarelli⁵⁴.

Il nous paraît à propos, à ce point-ci, de nous pencher sur un récit de la *Lauretana Historia* qui ne met en relief rien de moins que des restes humains, auxquels l'historiographie lorétaine du XVI^e siècle a concédé une valeur de signes éloquentes. Le récit, tiré du chapitre « Un prestre esclavon vient à Lorette portant ses intestins en sa main »,

53. *Ibid.*, livre II, chap. XXVI, f. 84^r. Quelques lignes de ce chapitre renvoient d'ailleurs à un passage précédent de l'ouvrage : « comme nous avons dit *par cy devant*, quelques Esclavons avoyent apporté en Recanati nouvelles du transport de la maison de Lorette de la Galilée en l'Esclavonie, & de là en la Marche d'Ancone, extrait des Annales de Flumes » (*ibid.*, f. 83^v [nous soulignons]). C'est au chapitre XIII du premier livre (« Seize hommes envoyez en Esclavonie & Galilée, confirment la verité du miracle ») qu'une enquête similaire est rapportée; selon le texte, elle aurait été initiée en 1296 (*ibid.*, f. 28^v-29^v).

54. Giuseppe Santarelli, *op. cit.*, p. 193-194. Le père Santarelli se penche sur cette question dans un chapitre où il s'intéresse plus particulièrement à des *graffiti* qui permettraient de confirmer, selon lui, à la lumière des recherches récentes, l'origine nazaréenne des pierres du sanctuaire lorétain.

a non seulement le mérite de fournir un cadre exemplaire aux sacrements de pénitence et de l'Eucharistie, mais il porte aussi avec lui, de manière implicite, l'histoire même des déplacements de la Maison de la Vierge, antérieurs à sa transmigration mémorable en Italie. Le narrateur, Orazio Torsellino, présente au lecteur une « grande merveille croyable⁵⁵ », c'est-à-dire l'un des plus spectaculaires miracles rapportés dans son ouvrage, soit un pèlerinage qui culmine dans la confession et la communion ultimes d'un prêtre originaire d'Esclavonie, qui a tenu et porté ses intestins dans ses mains jusqu'au sanctuaire italien, après que des Turcs les lui eurent retirés du ventre pour le punir d'avoir refusé d'abjurer sa religion. Le récit indique que ce prêtre, une fois la requête des Turcs rejetée,

pour plus les despiter invocquoit instamment les noms de JESUS & Marie : estomaquez & desireux de sçavoir pourquoy si souvent il avoit ces noms en la bouche : Pource, dit-il, que je les ay ancrez au profond de mes entrailles. Ces Turcs alors commencent à le menacer de luy arracher les entrailles, si tout sur le champ il ne detestoit JESUS & Marie. Mais luy, Vous vous trompez, dit-il, vous pouvez bien m'oster les entrailles, mais non pas JESUS & Marie. Eux outrez de rage abordent ce prestre avec leurs cousteaux, lequel invoquant la Vierge de Lorette, voüa d'aller visiter sa sainte demeure, s'il en rechappoit, ce qui les irrita encore d'avantage. C'est pourquoy luy ayant fendu le ventre, ilz luy arrachent les entrailles, & les luy baillans entre ses bras ja à demy mort, & tombant quasi, ce leur sembloit, luy dirent comme par mocquerie; Va maintenant, chemine, & tes entrailles, esquelles tu dis avoir la Vierge de Lorette, porte les luy, comme tu as voué : [...] ce pauvre homme tout mourant, Dieu seul estaient sa vie & luy donnant vigueur, s'achemine, & un long chemin en peu de jours parachevé, arriva à Lorette, portant ses entrailles en main. [...] apres avoir monstré principalement aux Officiers de l'Eglise de Lorette sa poitrine ouverte & vuide, avec ses entrailles en ses mains, leur racompta en peu de paroles toute l'histoire [...]. En fin graces tres-devotement rendues à la Vierge, & *muny du Sacrement de Confession &*

55. *HNDL*, livre II, chap. XVIII, f. 72^v.

de l'Eucharistie, rendit son ame en la presence de la mere de Dieu [...] ⁵⁶.

Matière organique éloquente, la masse des intestins miraculeusement portée a été (jusqu'à ce qu'elle pourrisse) suspendue dans la chapelle, où elle a constitué un « spectacle ⁵⁷ » pour les visiteurs du sanctuaire, avant d'être contrefaite et remplacée par des entrailles en bois, qui ont été suspendues au même endroit en guise de mémorial. Or, à une certaine époque, le culte a été trop négligemment rendu à la Vierge, à cause de la curiosité que suscitaient ces entrailles, si bien qu'il a été préférable de leur substituer un tableau peint, explicite quant au miracle et accompagné d'une courte narration, « lequel se voit encore aujourd'huy ⁵⁸ », précise Torsellino, qui ne manque pas d'inscrire le fait miraculeux dans la durée. De même, le jésuite italien parcourt le temps, mais à rebours, lorsqu'il conclut le chapitre : « Plusieurs vivent encore qui dient avoir veu les entrailles en bois, & quelques habitants du lieu avoir ouy certifier d'avoir veu les vrayes entrailles du prestre Esclavon ⁵⁹ ». L'histoire de ce miracle (comme de tant d'autres) est faite de chaînons qui permettent, par endroits, de remonter le temps. Ce temps parcouru à l'envers n'est pas sans rappeler la mission confiée par le pape Clément VII à ses trois ambassadeurs qui, de Lorette, ont vogué vers l'Esclavonie, pour se rendre ensuite à Nazareth, afin d'imiter, à rebours, le trajet ponctué de haltes de la Sainte Maison qui, sur la foi de la tradition lorétaine, aurait suivi le tracé Nazareth-Trsat-Lorette à la fin du XIII^e siècle.

Dans la ferveur exemplaire du prêtre esclavon, il faut évidemment lire la ferveur de tout un peuple — le peuple d'Esclavonie — qui a

56. *Ibid.*, f. 72^v-73^v [nous soulignons]. Dans les deux éditions latines que nous avons consultées, une note marginale indique que Torsellino s'inspire du récit que le jésuite espagnol Raffaele Riera a fait de ce miracle. Cette information n'apparaît pas dans l'édition française de 1600 publiée à Douai.

57. *Ibid.*, f. 73^v. Le mot « spectacle » choisi par le traducteur relaie le *spectaculo* du texte latin.

58. *Ibid.*

59. *Ibid.*, f. 73^v-74^r.

accueilli et vénéré la Maison de la Vierge sur son territoire, lors de son escale à Trsat⁶⁰. Les fruits spirituels de cette escale de la Sainte Maison en Esclavonie-Dalmatie⁶¹ sont enclos implicitement dans le récit qui retrace le supplice, les prières et le pèlerinage du prêtre (« [s]acerdos ») esclavon⁶². Plusieurs autres chapitres de la *Lauretana Historia* signalent plutôt le sentiment de perte douloureuse qu'ont engendré le départ et la migration de la Sainte Maison vers l'Italie. Le titre du chapitre V du livre I touchant à la question esclavone est explicite : « Elle [la Sainte Maison] sort d'Esclavonie au grand regret & pleur des Esclavons ». À l'instar de Raffaele Riera, qui a, le premier, décrit ces plaintes avec insistance au XVI^e siècle, Torsellino suggère que les pleurs et les supplications des Esclavons, de même que leur attachement à la Sainte Maison de Lorette et l'espérance qu'ils gardent de son retour chez eux sont des gages de l'authenticité du miracle de la translation; ils renforcent, du coup, la validité du tracé angélique Nazareth-Trsat-Lorette⁶³ : « Ces voix encores

60. Au chapitre II du premier livre, Torsellino suggère que la Sainte Maison « fut [...] assise par le ministere des Anges » et le commandement de la Vierge « [e]ntre Tersact & Fiume, qui sont deux Bourgs de Dalmatie » (*ibid.*, livre I, chap. II, f. 8^r).

61. Dans les *Horatii Tursellini Romani e Societate Iesu Lauretanæ Historiæ libri quinque*, le prêtre supplicié, originaire de Dalmatie, est présenté ainsi : « Sacerdos erat Dalmata vir antiqua simplicitate » (Orazio Torsellino, *Horatii Tursellini Romani e Societ. Iesu Lauretanæ Historiæ libri quinque*, livre II, chap. XVIII, [Turnoni, tipis Claudij Michaëlis, 1605], p. 201, dans l'exemplaire conservé à l'UQAM [Livres rares : YBX250]). Ce tour laudatif est traduit comme suit dans l'édition française publiée chez Jean Bogard en 1600 : « [i]l y avoit un prestre Esclavon homme fort simple & tres-devot envers la Vierge » (*HNDL*, livre II, chap. XVIII, fol. 73^r).

62. Dans un article signalé plus haut (« La dévotion à la *Santa Casa* : célébrer la translation entre Trsat et Loreto au XVII^e siècle »), Luc Orešković propose une réflexion qui met en valeur le séjour de la Sainte Maison à Trsat, en Esclavonie-Dalmatie, et qui permet de mieux saisir la portée du récit qui a été fait du martyr du prêtre esclavon par les Turcs : « dans le cadre de la Contre-Réforme, le culte de Lorette est affirmé contre le protestantisme et sert de protection face aux offensives turques [...]. Trsat prend alors un relief particulier. Pour les pèlerins croates des XVII^e et XVIII^e siècles, Notre-Dame-de-Lorette est un symbole de résistance à l'islam. Le lien étroit entre les Dalmates et cette dévotion est donc enrichie de légendes développées contre les Turcs » (Luc Orešković, *op. cit.*, p. 82).

63. Voir *ibid.*, p. 85-87; Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 432-452. Vélez formule ce commentaire à propos de la *Lauretana Historia* : « Riera's weeping Slavs became a recurring theme in Torsellino's work » (« Les Slaves en larmes [plus particulièrement les Esclavons] décrits par Riera sont devenus un thème récurrent dans l'ouvrage de Torsellino », *ibid.*, p. 438).

sont tesmoignage asseuré, que d'Esclavonie ceste maison Nazaréenne a esté apportée en Italie⁶⁴ ». Des voix s'élèvent donc dans les langues de l'Esclavonie, de la Dalmatie, de l'Illyrie ou de la Slavonie (selon les différentes sources écrites), des deux côtés de l'Adriatique, puisque, « tous les ans traversans la mer », les pèlerins esclavons « viennent à Lorette, se lamentans de leur perte non moins, qu'honorans la demeure de la Vierge⁶⁵ ». L'augmentation du nombre de pèlerins slaves observée par les prêtres du sanctuaire de Lorette à partir de la moitié du XVI^e siècle est d'ailleurs fonction de la plus grande publicité qui entoure alors le séjour dalmate des reliques de la Sainte Maison⁶⁶. Institutionnalisant pour ainsi dire un va-et-vient entre la péninsule italique et la rive orientale de la mer Adriatique, le pape Grégoire XIII fondera à Lorette, en 1581, un « Collège pour les Esclavons⁶⁷ », ou Collège d'Illyrie, dont il confiera la charge aux pères jésuites, à tout le moins en ce qui a trait à la formation des futurs prêtres, qui seront appelés à participer aux missions de la Compagnie de Jésus dans la Dalmatie vénitienne et l'arrière-pays balkanique⁶⁸. L'histoire de la Sainte Maison de Lorette recevra donc en 1581 une marque supplémentaire de ce que Pierre-Antoine Fabre nomme très justement « l'investissement jésuite de la légende⁶⁹ ».

Si les étudiants du Collège d'Illyrie sont tenus de s'exprimer en italien ou en latin⁷⁰, la foule des pèlerins venus d'outre-Adriatique a,

64. *HNDL*, livre I, chap. V, f. 16^v.

65. *Ibid.*, f. 16^r.

66. Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 437.

67. *HNDL*, livre V, chap. III, f. 165^r.

68. Voir Luc Orešković, *op. cit.*, p. 80; Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 442-449. C'est au chapitre III du livre V qu'Orazio Torsellino rappelle que le pape Grégoire XIII « fait faire [...] à Lorette un College pour les Esclavons, qui fut un grand secours & consolation pour ce pauvre peuple desolé : car il y faisoit instruire aux lettres & aux bonnes mœurs trois cens enfans, qui estoient pour faire autant de secours à leur païs, que d'honneur au Temple de Lorette. [...] Ilz estoient tenus toutes les festes d'assister au service, & de servir à l'Eglise vestuz d'aubes ou surplis, & furent baillez en charge aux peres Jesuites » (*HNDL*, livre V, chap. III, f. 165^r).

69. Pierre-Antoine Fabre, *op. cit.*, p. 36.

70. Voir Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 445-447.

quant à elle, certainement profité du secours des interprètes et du multilinguisme des confesseurs du Collège des jésuites, dont le nombre a d'ailleurs dû être augmenté pour

fournir à la multitude des survenans s'augmentant de jour en jour, veu principalement qu'il y arrivoit tous les jours en grande affluence (& des pays les plus reculez) des gens differens de langage, desquelz la plus grand'part ne pouvoient nettoyer leur conscience par la confession⁷¹.

La réception finale des sacrements par le prêtre esclavon — qui a rendu l'âme « muny du Sacrement de Confession & de l'Eucharistie⁷² » — transcende assurément ces préoccupations linguistiques inhérentes à l'exercice de la parole. À propos de cette question de la confession, il semble opportun de revenir rapidement, en dernier lieu, sur le *Breve directorium ad confessarii ac confitentis munus rite obeundum* de Juan Alfonso de Polanco, publié en 1554, car, dans son ouvrage *Saint Cicero and the Jesuits*, Robert Aleksander Maryks note que, parmi les manuels jésuites publiés à l'intention des confesseurs entre 1554 et 1650, le *Breve directorium* est le seul qui ait été traduit dans les langues de l'Illyrie et de la Slovénie⁷³. Il n'y a qu'à considérer la place centrale qu'occupe l'Illyrie (l'Esclavonie, la Dalmatie ou la Slavonie) dans le culte lorétain — pensons à la première escale de la maison natale de la Vierge à Trsat, dans la région de l'Esclavonie-Illyrie, et à la fondation, à Lorette, d'un collège illyrien — pour comprendre que cette singularité linguistique lie le manuel de Polanco à l'histoire du sanctuaire de Lorette. C'est sans compter, d'ailleurs, que ce premier manuel jésuite

71. *HNDL*, livre III, chap. XXI, f. 112^v. Voir ci-haut, n. 21. À propos du « Collège des Pénitenciers », Karin Annelise Vélez donne une précision historique, à savoir qu'Ignace de Loyola a approuvé l'envoi des premiers confesseurs jésuites à Lorette en 1554, et que le Collège jésuite des « Pénitenciers » (collège de confesseurs) a été officiellement fondé là en 1561, peu de temps après sa mort (Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 127, n. 14 [nous traduisons] : « Loyola approved the dispatch of the first Jesuit confessors to Loreto in 1554, and the Jesuit *Collegio Penitentieri* (college of confessors) was formally established there in 1561, shortly after his death »).

72. *HNDL*, livre II, chap. XVIII, fol. 73^v.

73. Robert Aleksander Maryks, *op. cit.*, p. 50 [nous traduisons] : « [t] he *Directory* was the only book translated into Illyrian and Slovenian languages ».

portant sur la confession sacramentelle a été publié l'année même où les membres de la Compagnie de Jésus sont arrivés à Lorette, en 1554⁷⁴.

II. Marie

Orazio Torsellino est entré dans la Compagnie de Jésus le 10 août 1562, soit quelques mois avant que le jésuite belge Jan Leunis fonde la congrégation mariale du Collège romain — ou sodalité de Notre-Dame⁷⁵ — et un peu plus d'une année avant que s'ouvre la vingt-cinquième et dernière session du Concile de Trente, consacrée en partie à l'honneur qui est dû aux reliques des saints⁷⁶. Les événements contemporains de son entrée dans la Compagnie de Jésus ont à l'évidence été porteurs de sens pour Torsellino, qui s'appliquera à démontrer la validité du culte rendu à la Maison-relique de la Vierge en 1597. C'est aussi en cette fin de siècle marquée par l'augmentation des pèlerinages faits en l'honneur de Marie⁷⁷, en 1597 plus précisément, que s'éteindra l'auteur des litanies de Lorette sanctionnées en 1587 par Sixte V : soit le jésuite Pierre Canisius, à qui la Compagnie de Jésus doit le tout premier

74. À propos d'un pèlerinage à Lorette auquel prendra part Juan Alfonso de Polanco en 1555, voir Pierre-Antoine Fabre, « "Ils iront en pèlerinage..." : l'"expérience" du pèlerinage selon l'"Examen général" des *Constitutions* de la Compagnie de Jésus et selon les pratiques contemporaines », Pierre Boutry, Pierre-Antoine Fabre et Dominique Julia [dir.], *Rendre ses vœux : les identités pèlerines dans l'Europe moderne (XVI^e-XVIII^e siècle)*, Paris, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, coll. « Civilisations et Sociétés », 2000, p. 173-174.

75. Robert Bireley, *op. cit.*, p. 116-117; John W. O'Malley, *op. cit.*, p. 285-288; Émile Villaret, « Congrégations de la Sainte Vierge », *Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique : doctrine et histoire*, t. II, deuxième partie, Paris, Beauchesne, 1953, cols 1479-1480; Josef Wicki, S.J., *Le père Jean Leunis S.J. (1532-1584) : fondateur des congrégations mariales*, Rome, Institutum Historicum Societatis Jesu, 1951, p. 35-39.

76. Voir Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 66. En ce qui a trait aux dates, la vingt-cinquième session « est la neuvième et dernière tenue sous Pie IV, souverain pontife, commencée le 3 et achevée le 4^e jour de décembre de l'année 1563 ». Consulter, en particulier, le décret intitulé « De l'invocation, de la vénération, et des reliques des saints, et des saintes images » (*Le Saint Concile de Trente œcuménique et général, célébré sous Paul III, Jules III, et Pie IV, souverains pontifes*, trad. nouvelle par M. L'Abbé Dassance, t. II, Paris, Méquignon Junior/Librairie de la Faculté de théologie, 1842, p. 289-295).

77. Robert Bireley, *op. cit.*, p. 110-111.

livre jamais publié sur Marie par l'un de ses membres⁷⁸, et qui a été, pour reprendre l'expression heureuse du père Giuseppe Santarelli, le « coryphée » de la défense de l'authenticité de la Sainte Maison de Lorette à la fin du XVI^e siècle⁷⁹. Si les Jésuites ont été de zélés promoteurs des dévotions mariales, un Orazio Torsellino a été, nous l'avons vu, plus spécifiquement considéré par ses pairs comme le « père de l'histoire de Lorette », un Pierre Canisius, comme « l'apôtre de la Germanie⁸⁰ », un Jan Leunis, comme le « fondateur des Congrégations mariales », qui sont devenues, à partir de leur création en 1563, l'une des particularités des collèges de la Compagnie de Jésus⁸¹.

C'est le fondateur des congrégations de la Sainte Vierge qui retient notre attention ici, « l'amour du sanctuaire de la Mère de Dieu à Lorette [ayant été] l'apanage du P. Leunis jusqu'à la fin de sa vie⁸² ». L'un de ses grands désirs a souvent été, en effet, d'aller en pèlerinage de pénitence au sanctuaire lorétain. Dans la biographie qu'il a publiée en 1951, le père Josef Wicki écrit qu'il est probable que Jan Leunis a visité la Sainte Demeure de la Vierge en 1556, avant d'entrer au noviciat, en 1560, ou bien en 1562 ou 1563, avec d'autres scolastiques du Collège romain⁸³. Il faut savoir que Leunis souffrait de terribles et récurrents maux de tête, dont il écrit avoir été guéri lors d'un pèlerinage à Lorette, dans une lettre datée du 25 août 1564 et adressée au père Général Diego Laínez à Rome⁸⁴. Leunis obtient du père Everard Mercurian la permission d'aller

78. Pierre Canisius a rédigé le *De Maria Virgine Incomparabili*, connu aussi sous le nom de *Opus Marianum*, en 1577 (John W. O'Malley, *op. cit.*, p. 384). Voir également Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 263-264.

79. Giuseppe Santarelli, *op. cit.*, p. 15-16.

80. John W. O'Malley, *op. cit.*, p. 23.

81. *Ibid.*, p. 316; Josef Wicki, *op. cit.*, p. xiii. Voir aussi Paul V. Murphy, « "Your Indies": The Jesuit Mission at the *Santa Casa di Loreto* in the Sixteenth Century », *op. cit.*, p. 215; Manuel Ruiz Jurado, S.J., « Jesuit Formation during the Mercurian's Generalate », Thomas M. McCoog, S.J. [dir.], *The Mercurian Project: Forming Jesuit Culture, 1573-1580*, Rome/St-Louis, Institutum Historicum Societatis Jesu/The Institute of Jesuit Sources, 2004, p. 407-408.

82. Josef Wicki, *op. cit.*, p. 85.

83. *Ibid.*, p. 45.

84. Une partie du texte de cette lettre inédite fait défaut, à cause de la trop grande détérioration matérielle du document; le père Wicki a tenté de compléter les lacunes,

à nouveau à Lorette en 1570, puis, en 1584, il est invité à s'y rendre sur l'ordre du Général Claude Acquaviva⁸⁵.

La « première » congrégation mariale — ou sodalité de Notre-Dame — que Jan Leunis forme au Collège romain en 1563 tire son origine d'un petit cercle composé des meilleurs élèves de sa classe, qui embrassent dès lors une vie de prières fondée sur des pratiques de dévotion envers la Vierge Marie. À l'instar de ces jeunes garçons membres de la congrégation-mère (dont la primauté sera reconnue par une bulle papale en 1584), les membres des congrégations mariales qui se développeront ensuite rapidement dans les différentes classes de la société partagent un zèle commun, qui consiste à promouvoir la fréquentation des sacrements, par la voie de la messe quotidienne, de la confession hebdomadaire, de la communion mensuelle. Leur consécration à la Vierge est affirmée dès leur entrée dans la congrégation, en même temps qu'ils prononcent la profession de foi tridentine⁸⁶. Les congréganistes visent le progrès dans la vie spirituelle, entre

grâce à des expressions mises entre crochets. Dans le dernier paragraphe de sa lettre, Jan Leunis explique que, sachant clairement que depuis déjà trop longtemps aucun autre remède n'avait pu l'aider, il s'est trouvé bien mieux après avoir visité la Maison de la Sainte Vierge et n'a plus jamais été gêné, ni peu ni beaucoup, par le mal de tête, remerciant en tout la bonté de Dieu et sa Sainte Mère (*ibid.*, p. 45 et p. 101, doc. 6 [nous traduisons] : « mi ritrovo assai meglio, perchè doppo haver [visitato il] luogo della Madonna benedetta, [...] sapendo chiaro che nessun altra medicina me poteva [aiutare già] troppo longo, non ho mai sentito fastidio nè poco nè [molto del male di] testa ringratiando del tutto la bontà di Dio et s[ua benedetta madre] »). Voir aussi Emile Villaret, *Les congrégations mariales. Tome I : Des origines à la suppression de la Compagnie de Jésus (1540-1773)*, Paris, Beauchesne, 1947, p. 44.

85. Voir *ibid.*, p. 56; Joseph Wicki, *op. cit.*, p. 59. Il n'est cependant pas certain que Jan Leunis soit allé à Lorette en 1584.

86. La *Professio fidei Tridentina* est aussi dite « profession de foi de Pie IV » (G. Constant, « Pie IV », *Dictionnaire de théologie catholique, contenant l'exposé des doctrines de la théologie catholique, leurs preuves et leur histoire*, t. XII, deuxième partie, Paris, Letouzey et Ané, 1935, col. 1640). Le Concile de Trente, « dans ses deux dernières sessions (11 novembre et 4 décembre 1563), afin de préserver le troupeau des erreurs nouvelles, avait ordonné que tous les primats, archevêques, évêques et cardinaux, que tous ceux qui enseignaient, étaient revêtus de quelque charge ou dignité ecclésiastique, jouissaient d'un bénéfice, seraient tenus désormais à faire une profession de foi publique et de jurer obéissance à l'Église romaine » (*ibid.*).

autres à travers un engagement apostolique, des exercices de piété, des pratiques ascétiques et en prodiguant des soins aux pauvres, aux prisonniers, aux malades. Par rapport à la plupart des autres confréries, ces congrégations ou sodalités sont somme toute exigeantes⁸⁷.

Le jésuite Orazio Torsellino décrit des foules de pèlerins et de congréganistes chargés de présents pour la Vierge au chapitre XXIII du quatrième livre de sa *Lauretana Historia*, où il raconte qu'en « l'an 1576, qui fut celebre pour la solemnité du Jubilé hors de Rome⁸⁸, il vint à Lorette une si grande affluence de monde, qu'on n'en avoit jamais veu une semblable⁸⁹ ». En effet, écrit-il, « il arrivoit tous les jours à Lorette par processions sept, huict, quelquesfois dix, tant villes, villages, que bourgs⁹⁰ ». Aussi,

les confrairies (*Sacræ [...] sodalitates*) qui alloient distinguées par troupes & par certaines marques, ne portaient pas seulement devant elles les Croix esclatantes d'or & d'argent, mais d'avantage portoient chacune sa baniere, & les images des Anges & des Saints patrons de leur congregation⁹¹.

87. Voir Robert Bireley, *op. cit.*, p. 117; John W. O'Malley, *op. cit.*, p. 286-288; Émile Villaret, « Congrégations de la Sainte Vierge », *Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique : doctrine et histoire*, *op. cit.*, cols 1479-1480.

88. Le pape Grégoire XIII a ouvert à Rome le grand Jubilé de 1575 et il a proclamé 1576 année du Jubilé lorétain, « afin de remercier la Vierge qui avait fait gagner aux Chrétiens la bataille de Lépante » (Concetta Cavallini, « Le tourisme religieux en Italie dans la seconde moitié du XVI^e siècle : Montaigne et les Français à Lorette », *D'un siècle à l'autre : littérature et société de 1590 à 1610*, Fasano [Italie]/Paris, Schena Editore/Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, coll. « Biblioteca della ricerca. Mentalità e scrittura », 2001, p. 137). Voir aussi Concetta Cavallini, *L'italianisme de Michel de Montaigne*, Fasano [Italie]/Paris, Schena Editore/Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, coll. « Biblioteca della ricerca. Mentalità e scrittura », 2003, p. 191. Parmi les pèlerins et voyageurs célèbres qui ont visité le sanctuaire de Lorette, retenons les noms d'Érasme, Torquato Tasso, Montaigne et René Descartes. Voir, entre autres, Léon-E. Halkin, « Érasme pèlerin », J. Coppens [dir.], *Scrinium Erasmianum : mélanges historiques publiés sous le patronage de l'Université de Louvain à l'occasion du cinquième centenaire de la naissance d'Érasme*, II, Leiden, E. J. Brill, 1969, p. 239-252 (en particulier p. 242 et 249).

89. *HNDL*, livre IV, chap. XXIII, f. 153^r-153^v.

90. *Ibid.*, f. 153^v.

91. *Ibid.*; Orazio Torsellino, *Horatii Tursellini Romani e Societate Iesu Lauretanæ Historiæ libri quinque*, Romæ, Aloysium Zannettum, 1597, p. 204, dans l'exemplaire

Lorsqu'il présente plus en détail l'un des « spectacles devotz » organisés dans le cadre de ces fêtes jubilaires, l'auteur note comment « trois belles Congregations distinctes de diverses sortes d'habitx & marques » ont marché à la suite d'un premier groupe de pénitents qui, défilant pieds nus et la tête couverte de cendres, se flagellaient et arboraient les « armes de la Passion » du Christ⁹². Il semble que le flux des pèlerins s'est ordonné, ici et là, suivant la progression des confréries, congrégations ou sodalités, dont font inévitablement partie celles que Jan Leunis a placées sous le patronage de la Vierge Marie treize ans plus tôt, en 1563.

Nous insistons sur cette année 1563 parce qu'il n'y a pas que l'impulsion mariale donnée par les Jésuites à leurs congrégations naissantes qui a pu contribuer à renforcer le culte rendu à la Vierge au sanctuaire de Lorette, mais aussi le plaidoyer prononcé la même année par les pères du Concile de Trente en faveur de la vénération des reliques et des monuments sacrés. Au cours des dernières décennies du XVI^e siècle, deux initiatives ont donc nécessairement profité au site lorétain : d'une part, la dévotion à Marie encouragée par les pères de la Compagnie de Jésus, d'autre part, une exhortation indirecte à vénérer sa « sacrée Celle », qui perce entre autres dans la charge lancée par les pères du Concile contre les profanateurs et les iconoclastes. Sous le titre « De l'invocation, de la vénération, et des reliques des saints, et des saintes images » se trouve effectivement, dans le texte de la vingt-cinquième session du Concile, cette très nette mise en garde :

[C]eux qui soutiennent qu'on ne doit point d'honneur ni de vénération aux reliques des saints, ou que c'est inutilement

conservé à la Marian Library de l'University of Dayton (cote : ML-CL-8781). Dans le tout dernier chapitre du livre V, où il se propose « de conclure l'histoire de Lorette par une breve recapitulation », Torsellino décrira à nouveau la marche des pèlerins : « leur façon de venir est tousjours quasi telle. Les Confrairies marchent devant, toutes distinguées de chacune sa banniere; car la plus grand part outre leurs croix, font porter devant eux de belles images, ou de la Vierge, ou des saints : & au bout de chasque troupe y marchent les conducteurs des Confrairies, & les prestres, avec chacun son chœur de musiciens » (*HNDL*, livre V, chap. XXIX, f. 199^r).

92. *Ibid.*, livre IV, chap. XXIII, f. 154^r.

que les fidèles leur portent respect, ainsi qu'aux autres monuments sacrés, et que c'est en vain qu'on fréquente les lieux consacrés à leur mémoire pour en obtenir secours, doivent être absolument condamnés⁹³.

Aux objections des protestants qui tiennent pour superstitieuses les pratiques cultuelles des catholiques, le texte du Concile oppose une condamnation⁹⁴. La *Lauretana Historia* reconduit cette condamnation dans le cadre d'un récit où l'auteur diabolise le doute qu'éprouve à l'égard de la Sainte Maison un Génois qui s'en va, à cheval, de Gênes à Lorette. Torsellino raconte :

L'an 1557. un certain homme Genevois d'assez bon lieu (duquel je tais le nom de peur d'intéresser sa reputation) [...] s'en alloit de Genes à Lorette à cheval : Il advint en son chemin que par l'instinct du diable il commença premièrement à douter, puis à croire tout à fait que l'Eglise de Lorette n'estoit point une trace ancienne de la Vierge, ains une nouvelle invention de superstition & d'avarice : mais sa pensée impie ne demoura pas long temps impunie; car le mesme jour son cheval venant à choir tomba sur luy, de sorte que le pauvre miserable fut tout fracassé & demy mort souz son cheval [...]⁹⁵.

Torsellino institue en quelque sorte une théâtralité du doute et de la conversion en peignant la folie de cet homme qui, après sa chute, invoque la Vierge, réussit à se dépêtrer de dessous son cheval, se relève, indemne, puis glisse à nouveau dans l'erreur, oublieux du miracle et « commençant pis que devant à se persuader, que toutes les merveilles que l'on racomptait de nostre Dame de Lorette n'estoient que fables

93. *Le Saint Concile de Trente œcuménique et général*, *op. cit.*, p. 291.

94. Paul V. Murphy rappelle qu'au XVI^e siècle le culte rendu à la Sainte Maison était reconnu, chez les protestants, comme un exemple de ce qu'ils considéraient être une superstition des catholiques (Paul V. Murphy, « "Your Indies": The Jesuit Mission at the *Santa Casa di Loreto* in the Sixteenth Century », *op. cit.*, p. 213 [nous traduisons] : « [i]n the sixteenth century the *Santa Casa* achieved notoriety among Protestants as an example of what they considered to be Catholic superstition »). Voir aussi Robert Bireley, *op. cit.*, p. 110.

95. *HNDL*, livre III, chap. XXIX, f. 121^r.

frivoles⁹⁶ ». Du coup, un nouveau châtiment le frappe sans délai : il perd la vue. Craignant que ne dure cette cécité nouvelle dont le Ciel l'a subitement frappé, le Génois demande pardon à Dieu et à Marie, « ayant un ferme propos de croire de là en avant de l'Eglise de Lorette tout ce que la Chrestienté en tiendrait pour digne de foy⁹⁷ ». Il n'y a évidemment rien d'étonnant à ce que, renonçant à son erreur, il recouvre la vue et s'en vienne à Lorette, « là où s'estant confessé il entr[e] en la sacrée Celle, & y [rend] graces fort affectueusement à la Vierge⁹⁸ ». Dans cet exemple, l'authentification de la Maison-relique passe par la voie du doute, du châtiment et du miracle.

Or, dans les premiers chapitres de la *Lauretana Historia*, c'est de la bouche même de la Vierge que Torsellino fait jaillir un « éclaircissement certain » quant à l'histoire de la translation, de manière à asseoir très rapidement dans l'ouvrage l'irréfutabilité du fait miraculeux et l'authenticité des reliques mariales. Une nuit, raconte Torsellino, alors que sa maison natale se trouve depuis peu en Esclavonie, Marie fait cette révélation à Alexandre, évêque de Trsat, « comme il entresommeilloit⁹⁹ » :

Sçachez [...] que ceste sacrée maison, arrivée ou plustost apportée ces jours passez en vos finages, est la maison mesmes, en laquelle j'ay autrefois pris naissance, & où j'ay esté presque toute eslevée. En icelle, par le message de l'Ange, de l'œuvre du saint Esprit, j'ay conçu le filz de Dieu : Là le Verbe a esté fait chair. Or est-il, que les Apostres apres nostre trespas, consacrerent ceste maison recommandable de si grands mysteres, & là mesmes à l'envy ont celebré, y disant la Messe. [...] Ceste maison donc bien aymée, par tant de siecles reverée & comblée d'honneurs en Galilée [...], a traversé de Nazareth en vostre contrée. Et que vostre foy ne soit en cecy douteuse : Dieu est autheur du fait [...]¹⁰⁰.

96. *Ibid.*, f. 121^v.

97. *Ibid.*

98. *Ibid.*, f. 121^r-121^v.

99. *Ibid.*, livre I, chap. III, f. 10^v.

100. *Ibid.*, f. 10^v-11^r. Une note marginale indique dans la traduction française, de même que dans les éditions latines, que Torsellino emprunte ce récit aux annales de la ville de Fiume et à l'auteur Girolamo Angelita. Deux révélation faites par Marie à

Il y a lieu de penser qu'une démarche éminemment ignatienne sous-tend chacune des représentations que Torsellino propose de la Sainte Maison, si nous considérons que dans les *Exercices spirituels*, lors de la première contemplation de la deuxième semaine qui porte sur l'Incarnation, Ignace de Loyola invite l'exercitant à « voir [...] plus particulièrement la maison et les chambres de Notre-Dame, dans la ville de Nazareth, dans la province de Galilée¹⁰¹ ». L'application de Torsellino à saisir des détails matériels et spirituels qui touchent à la maison natale de la Vierge rejoint la volonté tout ignatienne de « voir » la chambre de Marie, jusqu'à pouvoir apprécier visuellement, spirituellement — selon les différents points élaborés par Loyola — la salutation de la jeune femme par l'ange Gabriel, les paroles qu'ils échangent, de même que ce qu'ils font¹⁰². Les descriptions de la maison nazaréenne fournies par le jésuite italien sont propres à soutenir le mode de représentation prescrit dans les *Exercices spirituels*, en particulier celle où Torsellino passe scrupuleusement en revue les parties de la Sainte Demeure que les Esclavons découvrent sur leur territoire au lendemain de la première transmigration :

Ils considerent ceste chapelle d'une figure quadrangulaire, plus longue que large, bastie de pierre vulgaire, le haut agreablement lambrissé en voute, divisé par petits quarrez, tout peint & enduit d'azur, enrichy d'estoilles d'or brillantes, comme en quelque ciel : Au dessoubz de ce lambriz, paroissent un peu eminens, & alignés de dessus les murs de tous costez, & doucement conduits le long de la voute, des demy-cercles aboutissans les uns aux autres, ornez & decorez par le milieu

propos des transmigrations de sa maison natale — dont celle-ci — se trouvent dans le premier livre de l'ouvrage de Torsellino (au chapitre III : « Par révélation de la Vierge sa maison est reconnue & illustree d'un miracle evident »; au chapitre XII : « Un hermite par revelation qu'il avoit eu de la Vierge, excite ceux d'Ancone à sçavoir la verité de la chose »).

101. Ignace de Loyola, *Exercices spirituels*, traduit du texte autographe par Edouard Gueydan S.J., Paris/Montréal, Editions Desclée de Brouwer/Bellarmin, coll. « Christus. Textes », 1985, p. 82.

102. Voir *ibid.*, p. 83; Paul V. Murphy, « "Your Indies": The Jesuit Mission at the *Santa Casa di Loreto* in the Sixteenth Century », *op. cit.*, p. 212 et p. 216; Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 116, 132.

de petits vases ou culs de lampe peints : Les murs sont espois d'environ une coudée non conduits à plomb, couverts neantmoins & enduits tout du long : sur cet enduit estoient peints de long temps, les saints misteres de ce lieu sacré, lesquels paroissent encores en quelques lieux en haut, effacez en bas par laps de temps. L'edifice avoit en longueur plus de quarante pieds, en largeur moins de vingt, d'exaucement environ vingtcinq. Presque au milieu de la paroy, laquelle comme je croy estoit anciennement la face de la maison, il y avoit une porte assez large, mais non beaucoup differente de l'usage commun, à laquelle, pour linteau, il y avoit une piece de bois assez mal polie. Au costé gauche par dedans, il y avoit une petite armoire admirablement simple, propre à serrer des pots de terre & autres choses : au costé droit en la paroy proche, une fenestre d'assez moyenne grandeur, vis à vis de laquelle il y avoit une petite cheminée, assez humble, & d'ouvrage vulgaire comme le reste. Là mesme, & hault eslevé, y avoit comme une quaisse ou tabernacle, les costez duquel estoient de colonnes taillées en rond, fort agreable à voir, & le dessus en arc d'un mesme ouvrage, imitant comme cinq Lunes jointes ensemble. Dedans ce tabernacle, il y avoit de bois de cedre, environ de deux coudées de haut, l'image de la Vierge debout, embrassant d'une main son enfant Jesus, par le milieu du corps, de l'autre le soustenant, sa face couverte d'une certaine couleur comme argentée, mais noircie de la fumée des cierges allumez, & ceste obscurité & noircissure, marque de l'antiquité & de la religion, accroist grandement la Majesté de ceste face Virginale. [...] Au devant de l'effigie de la Vierge, se voit un Autel tout d'une pierre dure quarrée, respirant je ne sçay quoy de saint¹⁰³.

L'allusion faite ici par Torsellino à une « petite armoire admirablement simple, propre à serrer des pots de terre & autres choses » (qu'il avait décrite une première fois comme une « armoire à reserrer la vessele de terre¹⁰⁴ ») n'est que la semence d'une idée à partir de laquelle il développera un chapitre ultérieur (livre III, chap. V) au titre explicite : « Les reliques de la chappelle de Lorette reluysent en miracles, & espandent la devotion envers ce saint Temple », chapitre où il donnera,

103. *HNDL*, livre I, chap. II, f. 8^v-9^r.

104. *Ibid.*, f. 7^v.

dans la lancée des prescriptions tridentines, des preuves en faveur de la vénération de quelques « saintes reliques¹⁰⁵ ». Ce sont des vases (ou une « certaine poterie de terre ») et des planches du lambris de l'Église de Lorette qui sont présentés comme des objets sacrés dans ce chapitre V du livre III. À propos des vases, Torsellino note : « [l]a vieille opinion est, que ces vases ont esté autresfois trouvez par les Apostres dans les armoires de la benoiste Vierge¹⁰⁶ », c'est-à-dire « qu'ilz estoient entre le petit mesnage de la Vierge¹⁰⁷ ». Après avoir découvert ces accessoires domestiques, qui « ressemblent assez à ces vases de peu de valeur dont on use pour le jourd'huy », les apôtres les auraient placés au plus haut de la chapelle pour les conserver religieusement¹⁰⁸. Torsellino sape par avance les réfutations des impies en précisant que « ceste opinion estoit fondée sur conjectures *non frivoles*¹⁰⁹ », de manière aussi à inscrire la description de ces vases-reliques dans une parfaite filiation avec les décrets du Concile de Trente qui recommandent, dans l'invocation des saints, la vénération des reliques et le saint usage des images, que soient bannis toute superstition ou « tout ce qui n'est pas conforme à l'honnêteté¹¹⁰ ». Autre trait révélateur de la nécessité de prévoir les objections : là où il célèbre le pouvoir des reliques et la dévotion à Notre-Dame de Lorette qui s'est répandue bien au-delà des frontières italiennes, Torsellino condamne la « contagion de l'herésie de Calvin » et « la rage des heretiques » qui, dans des villes d'Écosse par exemple, ont réduit à néant la révérence due à Marie¹¹¹. Il évoque des exemples concrets de guérison miraculeuse à Lorette, dont une qui s'est opérée au contact des vases sacrés trouvés dans les armoires de la Vierge : « Je sçay au vray qu'un prestre de Lorette *de ma cognoissance*, ayant un fort grand mal de teste, fut guaruy soudainement, apres avoir applicqué

105. *Ibid.*, livre III, chap. V, f. 93^v.

106. *Ibid.*

107. *Ibid.*, f. 94^r.

108. *Ibid.*, f. 93^v-94^r.

109. *Ibid.*, f. 94^r [nous soulignons].

110. *Le Saint Concile de Trente œcuménique et général, op. cit.*, p. 293.

111. *HNDL*, livre III, chap. V, f. 95^v-96^r.

contre sa teste un de ses vaisseaux sacrez¹¹² ». Le lecteur découvre, dans le rappel de ce miracle récent, une histoire qui s'apparente au témoignage d'un Jan Leunis qui écrivait devoir la disparition de ses maux de tête à l'intercession de Notre-Dame de Lorette¹¹³.

III. Dons et présents exquis

Marie est la sainte tutélaire de la Maison-relique de Lorette, dont « toutes sortes de personnes desir[ent] approcher, toucher & baiser les SS. parois¹¹⁴ »; elle est la « tutrice du lieu¹¹⁵ ». Des grâces dont elle est prodigue dans les Marches et ailleurs découlent les réponses spirituelles et matérielles des pèlerins de toutes provenances, puisque, dans un tel contexte dévotionnel, chaque conversion, chaque miracle a d'ordinaire son pendant matériel : le don votif. La *manière* torsellinienne de traduire l'abondance des dons faits à Notre-Dame de Lorette consiste souvent à camper ceux-ci dans un rapport de causalité que suggère, par exemple, ce constat positif : « une saison si feconde en miracles ne fut pas du tout sterile en presens¹¹⁶ ». Parmi les donateurs, Orazio Torsellino présente plus en détail les « hommes & femmes illustres » qui « rend[ent] leurs vœuz » à la Vierge en s'engageant dans la dynamique prière-promesse-don, propre au pèlerinage¹¹⁷. La comptabilisation, souvent systématique, des écus ou des « presents exquis¹¹⁸ » que ces derniers

112. *Ibid.*, f. 94^r [nous soulignons].

113. Voir plus haut.

114. *HNDL*, livre I, chap. VI, f. 18^v.

115. *Ibid.*, livre II, chap. IV, f. 56^v.

116. *Ibid.*, livre IV, chap. XIII, f. 142^r.

117. Torsellino insiste volontiers sur l'empressement des pèlerins à « rendre leurs vœuz » à la Vierge (*HNDL*, f. 100^v, 115^v, 130^v, 136^r, 136^v, 150^r, 150^v, 152^r, 154^v, 174^v, 196^v, etc.), en ne manquant d'ailleurs pas de proposer, à l'inverse, une image menaçante qui motive cet empressement : celle d'un « Dieu vangeur des vœuz negligez » (*ibid.*, livre IV, chap. XX, f. 150^v).

118. L'expression figure dans un chapitre où il est question du pontificat de Jules II et des « presens de la Noblesse » : « de ce temps l'Eglise de Lorette a esté abondamment enrichie, non seulement en argent, mais encores en presents exquis » (*ibid.*, livre II, chap. IX, f. 63^r).

ont versés au sanctuaire prend la forme de très longues énumérations, qui mettent en évidence le cosmopolitanisme des fidèles attachés à la Vierge. La question des dons semble donc liée, chez Torsellino, à deux débordements : l'un géographique, l'autre textuel.

Dans l'épître dédicatoire adressée au cardinal Pietro Aldobrandino (voir Illustration 10 dans le Catalogue en fin de volume), Orazio Torsellino explique que, pour sa *Lauretana Historia*, il a choisi la langue latine dans l'idée d'assurer à l'ouvrage un rayonnement qui dépasse les frontières italiennes et pour permettre à la renommée de la Bienheureuse Vierge de Lorette de s'étendre, jusqu'aux nations les plus éloignées¹¹⁹. Le soin que met l'auteur à consigner les origines diverses des pèlerins et des dons faits à la Vierge rime avec le caractère universel dont il souhaite investir son œuvre en l'écrivant en latin. Les noms de personnages illustres, joints à la description pléthorique de leurs offrandes, entrent souvent dans ce qui devient, proprement, une litanie de noms et de dons. L'auteur provoque, par endroits, de réelles surcharges, comme dans ce passage tiré du chapitre VIII (« L'Église de Lorette est augmentée de presens ») du livre III :

119. Notre résumé explicatif du texte latin : « Etenim Etrusca lingua Italiæ fere terminis circumscribitur, quibus ipsis deinde interpretes huius historiæ satisfaciunt : at Latina per omnes propemodum gentes ac nationes longe latequæ vagatur : ut Romanus ille fermo etiam amplioribus, quam Romanum olim imperium, finibus terminetur. Quod si Lauretanæ Virginis tutela orbis terræ regionibus definitur; certe optare debemus, ut eius gloria ac fama perveniat, quocumque Christiana religio cultusque penetravit » (Orazio Torsellino, « Ill.^{mo} ac Rever.^{mo} D. Petro Aldobrandino S. R. E. Cardin. », *Horatii Tursellini Romani e Societ. Iesu Lauretanæ Historiæ libri quinque*, [Turnoni, typis Claudij Michaëlis, 1605], f. 2^o, dans l'exemplaire conservé à l'UQAM (Livres rares : YBX250)). L'épître dédicatoire ne figure pas dans la traduction française publiée à Douai chez Jean Bogard en 1600. Elle se trouve cependant dans la traduction anglaise à laquelle renvoient la plupart des travaux récents consacrés à l'ouvrage de Torsellino : *The History of our B. Lady of Loreto. Tra[n]slated out of Latyn, into English*, [by T.P., i.e., by Thomas Price], [Saint-Omer], Imprinted with licence [at the English College Press], 1608, [38], 233, 224-540, [19] p. (à Montréal, cette traduction en anglais est disponible sous format électronique à l'Université McGill). Voir Pierre-Antoine Fabre, « L'Esclavonie, escale sur la route de l'Occident? », *op. cit.*, p. 32, n. 6; Paul V. Murphy, « "Your Indies": The Jesuit Mission at the *Santa Casa di Loreto* in the Sixteenth Century », *op. cit.*, p. 224-226; Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 50-51.

En ce temps y eut grande abondance de presens, que feirent plusieurs nobles & signalez personnages, tant hommes que femmes. [...] Alphonse d'Est, Duc de Ferrare, envoya une effigie d'argent de son filz Hercules, du poidz quasi de 4. l. avec la sienne d'argent aussi du poidz de 9. l. Bassano Mantuan son image d'argent encores de plus de 8. l. Honorio Sabelle une couronne d'argent de pres de 3. liv. Octave Farnese une croix d'or pendue à un collier pareillement d'or. Boniface Caëtan Duc de Sermonete, une effigie d'argent de nostre Dame de Lorette, & une autre de son filz de poidz assez raisonnable. Hercules Maria Sforce deux images d'argent, chacune de huit livres. Bernardino Sanguinio Neapolitan, deux effigies d'argent de pres de quatre livres. Leonard Bonafide Evesque de Cortone son Image d'argent de 4. livres. Julio Monaldo Mantuan, sa sienne encores de mesme poidz, & de mesme matiere. [...] Anthonio Pignatello Neapolitan donna un collier d'or, & Ludovic Comte de Fuligno un semblable. Leonardo Venerio Senateur de Venise, un Calice d'argent de poidz & d'ouvrage tres-exquis. Il y eut aussi plusieurs beaux presens faicts par les femmes de remarque. Marguerite d'Austrice fille de l'Empereur, donna un cœur d'argent de deux livres. Constance Duchesse de Melphe sa statuë d'argent, pesante pres de 5. liv. La Vice-royne des Samnites deux braceletz d'or fort bien taillez. La Princesse de Bisignan un chef d'or d'une liv. Portia Comtesse de Pepoly un autre chef de mesme poidz & de mesme matiere. [...] Julia Verana Duchesse d'Urbain un cœur d'or de pesanteur notable¹²⁰.

À la liste des dons de « plusieurs nobles & signalez personnages », tant hommes que femmes, succède, dans plusieurs compilations, la revue des présents consentis par des villes, de même que par des donateurs dont les noms demeurent inconnus, ce dont rend compte la suite du texte :

Et ne manquerent point les presens de la part des villes. Car ceux de Vicouarro apporterent l'effigie de leur ville faicte d'argent, du poids de trois liv. La ville de Sarne la sienne de mesme matiere, mais trois fois aussi pesante. Macere une couronne d'argent doré fort bien faicte pesante 2. livres.

120. *HNDL*, livre III, chap. VIII, f. 98^v-99^v.

Outre les presens dessusditz, en ont esté faicts plusieurs autres fort beaux par gens incognuz, sçavoir est, six statuës de saint Roch, faictes d'argent de poids assez raisonnable. Des coronnes d'argent environ quarante, lesquelles avoyent pour la pluspart esté données par quelques villes & bourgades, les unes d'une livre, plusieurs de deux livres, & quelques unes mesme de trois. Plus des Images votives faictes d'argent plus de soixante, les unes d'une livre, les autres de deux, & quelques unes de trois. Des Calices d'argent peu moindres. Outre plus ont esté donnez plusieurs paremens d'Autel, & vestemens pour dire la Messe, non seulement de soye, mais d'argent & d'or mesme. Entre plusieurs fait [*sic*] à admirer la simplicité & humilité de quelques donneurs. Car on en a trouvé (comme on peut voir par les registres qui ont esté apportez secretement sur l'Autel) d'autres, auxquelz, ceux qui les ont offert, n'ont point voulu mettre leurs noms, quelques uns ayans mis le nom de leur ville au lieu du leur propre : ce qui se veoit en plusieurs de ces dons [...] ¹²¹.

Il est possible de discerner un ordre inhérent à la présentation des dons dans quelques longs fragments énumératifs. Orazio Torsellino obéit, en effet, à une structure quasi invariable lorsqu'il aborde la question des offrandes. Il présente ainsi les donateurs en fonction des groupes auxquels ils appartiennent. Par endroits, il recense de manière assez linéaire les dons faits par : des hommes, des femmes, des villes, des nobles, des cardinaux, des princes, « quelques autres de moindre qualité » ou des inconnus, etc. La *Lauretana Historia* étant, pour une bonne partie, fondée étroitement sur la suite des pontificats, l'auteur ne manque pas d'inscrire la description des présents dans cette perspective, comme il le fait au chapitre XIII du quatrième livre, dont le titre est explicite (« Les dons principaux qui furent portez ou envoyez à Lorette [*sic*], Pie quatriesme estant Pape ») :

Le Cardinal de sainte Praxede fit presens d'une sienne effigie d'argent depuis la poitrine, du poidz de cinq livres. François Caëtan gentilhomme Romain donna un ornement d'autel de drap d'or. Le Card. d'Arragon un de drap d'argent enrichy de broderie, & de pierreries. Quelques autres de

121. *Ibid.*, f. 99^v-100^r.

moindre qualité ont bien fait quelques autres petits presens à la Vierge, qu'il n'est besoing de racompter par le menu. Et la pieté des grandes Dames n'est pas moins recommandable. Julia Roburea Duchesse de Ferrare donna un habit sacerdotal de drap d'argent magnifiquement enrichy de broderie. La Duchesse de Gravine un ornement d'autel de drap d'or frisé : La Duchesse de Moutalté une chappe d'un tissu [*sic*] d'or, & Cloelia Farneze un autre de velours ras, semé de fleurs de lys d'or. Et à grand'peine auparavant avoit-on veu que les Citez & les Villes eussent fait d'aussi beaux dons. On apporta le portraict d'argent de Spelle ville en Umbrie du poids de 3. livres. Un autre de Saine en la marche d'Ancone du poidz de onze livres. Un autre d'Arezzo en la Toscane de 8. livres. Un autre de la ville de Firme de dix-huict livres [...]¹²².

La formule de fin de chapitre choisie ensuite par Torsellino corrobore à rebours la validité des éléments rapportés : « Voila les principaux miracles, & presens de la Chapelle de Lorette, que je trouve avoir esté *enregistrez* pendant le Pontificat de Pie quatriesme¹²³ ». C'est, en définitive, sur la foi des registres que le jésuite italien dresse ces inventaires généreux et assez systématiquement ordonnés; ce sur quoi il s'explique à travers un ensemble de difficultés qu'il signale dans un chapitre subséquent consacré aux « [p]resens de Pie cinquiesme & autres Princes » (livre IV, chap. XVI) :

On trouve plusieurs autres dons [...], desquelz il n'est fait mention aucune dans les registres : car le registre de ce temps qui comprend pres de dix ans, est perdu, au moins n'en est il rien tombé entre mes mains : qui fait que je ne puis racompter les dons qui ont esté faits sur la fin du Pontificat de Pie cinquiesme, & sur le commencement de celui de Gregoire treiziesme, d'autant que je n'en ay point ouy parler : des autres j'en dis en fidelité ce que j'en ay appris des registres¹²⁴.

122. *Ibid.*, livre IV, chap. XIII, f. 142^r-143^v.

123. *Ibid.*, f. 143^r [nous soulignons].

124. *Ibid.*, livre IV, chap. XVI, f. 146^v.

En ce qui a trait à la tenue des registres, Torsellino précise « qu'on [a] accoustumé de mettre entre les mains des gardiens de la Chapelle les dons qui sont de valeur, à fin de les *enregistrer*, & que la memoire en demeure à la posterité¹²⁵ », de sorte que les plus petites offrandes se perdent dans le silence et l'anonymat : c'est le cas des hommages rendus à la Vierge par de nombreux donateurs qui, pendant le pontificat de Jules II et à l'instar de plusieurs nobles, ont « fait beaucoup d'autres presens, qu'il n'est besoing nombrer par le menu¹²⁶ », juge Torsellino. Alors qu'il rapporte, par exemple, avec force détails : que « Marguerite d'Austriche, [...] fille de l'Empereur Charles quint, & femme d'Octavio Farnese duc de Parme [...], fait des presens dignes d'elle à la Vierge, mettant dans ses coffres une bonne somme d'escus¹²⁷ »; que « Christine fille du Roy de Suede [...] tira de ses coffres [des] presens vraiment Royaux, un beau collier d'or, une couronne de perles & de pierreries, un bracelet de pierres tres-riches, [...] & combla en fin ces dons magnifiques d'une bonne somme de deniers¹²⁸ »; que « Guillaume Duc de Mantoüe envoya deux chandeliers d'argent d'une couldée & demye, avec un beau Crucifix d'or¹²⁹ » ou, encore, que « fut envoyé par un cavalier Flament en offrande à la Vierge un cierge de grandeur nonpareille du poids de trois cens livres¹³⁰ », Torsellino s'explique au besoin de ses silences, recourant à des formules qui varient peu par rapport à celle-ci : « Je me tais des autres moindres presens, comme chose inutile de s'amuser à les racompter¹³¹ ». Donc, contrairement aux présents singuliers, scrupuleusement pesés, mesurés et décrits, qui sont dus aux « Princes d'Allemagne¹³² », aux « Princes Italiens¹³³ », aux « Princes François¹³⁴ »,

125. *Ibid.*, livre V, chap. XXIX, f. 200^r [nous soulignons].

126. *Ibid.*, livre II, chap. IX, f. 63^r.

127. *Ibid.*, livre IV, chap. XXV, f. 156^v.

128. *Ibid.*, livre IV, chap. XXVI, f. 157^r-157^v.

129. *Ibid.*, livre V, chap. XIV, f. 179^r.

130. *Ibid.*, livre V, chap. XVIII, f. 184^v.

131. *Ibid.*, livre IV, chap. XXX, f. 162^r.

132. *Ibid.*, livre V, chap. VII, f. 169^r-171^r.

133. *Ibid.*, livre V, chap. VIII, f. 171^r-172^v.

134. *Ibid.*, livre V, chap. V, f. 166^v-167^v.

aux « grandes Dames¹³⁵ », à un « Jean d’Autriche¹³⁶ », un « Guillaume Duc de Bavières¹³⁷ », un « Duc de Joyeuse », un « Roy de France¹³⁸ », une « Jeanne d’Autriche grande Duchesse de la Toscane¹³⁹ », etc., « les autres petits dons de gens incognez, qu’il n’est point besoing de racompter¹⁴⁰ », sont omis des énumérations pléthoriques.

Des villes — Recanati, Bologne, Milan¹⁴¹, Palerme¹⁴², Lyon, qui est « l’une des principales villes de France¹⁴³ », etc. — ont honoré la Vierge de leurs présents, sur quoi l’auteur formule ce commentaire : « la Vierge de Lorette ne se monstr[e] pas plus secourable envers les hommes en particulier, qu’envers les villes entieres¹⁴⁴ ». Dans le chapitre conclusif de la *Lauretana Historia*, où il propose une brève récapitulation de

135. *Ibid.*, livre V, chap. XXII, f. 190^v-191^v.

136. *Ibid.*, livre IV, chap. XXIV, f. 154^v-155^f.

137. *Ibid.*, livre V, chap. VII, f. 169^r-171^r.

138. *Ibid.*, livre V, chap. IV, f. 165^v-166^v.

139. *Ibid.*, livre IV, chap. XXV, f. 155^v-156^v.

140. *Ibid.*, livre V, chap. I, f. 163^v.

141. Après avoir indiqué que des registres manquent pour la période allant de la fin du pontificat de Pie V au commencement du pontificat de Grégoire XIII, Torsellino clôt le chapitre XVI du livre IV en ajoutant ces dernières lignes à propos de quelques villes : « Je croy qu’en ce temps furent dediez à la benoiste Vierge les simulacres d’Asculum, de Recanati, de Montesancto, de Bologne, de Milan, & des autres qui se voyent aujourd’huy dans la Sacristie ou thresor de Lorette » (*ibid.*, livre IV, chap. XVI, f. 146^v).

142. Selon Torsellino, la ville de Palerme « rendit son vœu fidèlement » à Notre-Dame de Lorette pour avoir joui de sa protection lors de l’épidémie de peste de 1577 : « on trouve encore aujourd’huy une grande lame d’argent quasi de neuf livres, où lon [*sic*] voit une image de nostre Dame de Lorette fort belle & bien faicte assise sur un toict, au dessouz de laquelle est taillée la forme de la ville de Palerme » (*ibid.*, livre IV, chap. XXX, f. 160^v-161^r).

143. Quand la peste affligea Lyon, les magistrats de la ville implorèrent le secours de Notre-Dame de Lorette; leurs prières ayant été entendues, raconte Torsellino, la contagion cessa, si bien qu’en 1581 « ceste ville recognoissante envoya une offrande à la Vierge bienheureuse, qui fut une offrande digne certainement de la devotion des habitans & de la grandeur de leur ville : ce fut un calice d’argent doré richement gravé, excellent par sus tous les autres tant en grandeur qu’en excellence d’ouvrage, avec plusieurs autres dons assez riches, grand argument & du secours Loretan, & de la pieté Lyonnaise » (*ibid.*, f. 161^v).

144. *Ibid.*, f. 160^v.

l'histoire qu'il a tracée, Orazio Torsellino renchérit indirectement sur la présentation avantageuse de ces villes (italiennes ou non italiennes) et de ces pèlerins-donateurs (italiens ou étrangers), à travers une évaluation très positive de la présence à Lorette de pèlerins venus « d'outre les Alpes, & d'outre les mers ». Il rend ultimement témoignage ici de la portée universelle du culte lorétain :

[I]l ne se passe aucune saison de l'année, aucun mois, ny jour aucun, qu'il n'y ayt en la sainte Celle de la Vierge une concurrence tres-grande de pelerins : & ceste louange n'est point particuliere aux Picentins & Italiens, mais leur est commune avec les peuples d'outre les Alpes, & d'outre les mers, & principalement aux Esclavons, François & Flamens, sans que les Espagnols, Portugais, Polonois & Allemans en cedent rien à tous ceux-là¹⁴⁵.

En faisant valoir en dernier lieu, et avec insistance, le cosmopolitanisme associé au sanctuaire marial de Lorette, le père Torsellino renoue avec le point de vue exprimé dans son épître dédicatoire sur l'universalité de la langue latine, grâce à laquelle il entend répandre la dévotion à la Vierge¹⁴⁶. Pour tout dire, une géographie éclatée s'impose d'emblée dans la *Lauretana Historia*, ne serait-ce qu'à travers le transport miraculeux de la Sainte Maison assuré par des anges depuis Nazareth jusqu'à Lorette. Et le succès international que connaîtra l'ouvrage du jésuite italien — par-delà les frontières linguistiques et géographiques de l'Italie — ne fera somme toute qu'ajouter à l'affirmation de cette géographie éclatée, si fortement sentie.

La renommée des *Horatii Tursellini Romani e Societate Iesu Lauretanæ Historiæ libri quinque* publiés à Rome en 1597 se mesurera,

145. *Ibid.*, livre V, chap. XXIX, f. 198^o.

146. Italo Tanoni précise d'ailleurs qu'au XVI^e siècle « l'internationalisation du culte de la Vierge de Lorette se consolide au point de devenir, à travers les controverses sur l'authenticité de la Santa Casa, un des symboles les plus éloquentes de la Contre-Réforme tridentine » (Italo Tanoni, *op. cit.*, p. 110). Voir aussi Yves-Marie Bercé, *Lorette aux XVI^e et XVII^e siècles : histoire du plus grand pèlerinage des Temps modernes*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2011, 371 p., xiif. de pl.

en effet, au nombre de leurs traductions en langues vernaculaires, dont nous n'avons signalé ici que la traduction française imprimée par Jean Bogard en 1600 et la traduction anglaise de 1608 due à Thomas Price¹⁴⁷. Le texte original latin a été rapidement traduit en français, anglais, italien, espagnol, allemand, flamand, tchèque et hongrois¹⁴⁸. Bref, les *Horatii Tursellini Romani e Societate Iesu Lauretanæ Historiæ libri quinque* ont été traduits en huit langues entre 1597 et 1773, de telle sorte qu'ils comptent parmi les ouvrages jésuites qui ont été le plus remarquables, au cours de la période 1540-1773, quant au nombre de traductions (à titre de repère, les *Exercices spirituels* d'Ignace de Loyola ont été traduits en neuf langues au cours de la même période)¹⁴⁹. Portée par l'ambition du père Torsellino de voir s'universaliser le culte lorétain, la *Lauretana Historia* a traversé langues et mers, jusqu'à devenir, en raison, entre autres, des descriptions matérielles et des mesures exactes qu'elle fournit, l'un des guides utiles lors de la construction, ailleurs dans le monde, de répliques de la Sainte Maison¹⁵⁰.

147. Les noms d'imprimeurs commerciaux sont associés à la Compagnie de Jésus, dont celui de Jean Bogard, imprimeur à Douai (voir Peter Burke, « The Jesuits and the Art of Translation in Early Modern Europe », John W. O'Malley, S.J., et al. [dir.], *The Jesuits II: Cultures, Sciences, and the Arts, 1540-1773*, Toronto/Buffalo, University of Toronto Press, 2006, p. 30).

148. Paul V. Murphy, « "Your Indies": The Jesuit Mission at the *Santa Casa di Loreto* in the Sixteenth Century », *op. cit.*, p. 222; Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 52.

149. Peter Burke, *op. cit.*, p. 27-29.

150. Au nombre des chapelles-répliques fondées au XVII^e siècle par les jésuites dans le monde transatlantique, signalons, d'après Karin Annelise Vélez, outre la chapelle Notre-Dame-de-Lorette (1674), près de Québec, les chapelles des Collèges de Tepotzotlán (1679), de San Gregorio (1680), de Guadalajara (1697) au Mexique et celle de Loreto Conchó (1697) en Baja California, ou Basse Californie (Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 86, 573-574).

Deuxième partie : une maison bâtie sur le modèle de la Sainte Maison

I. Ériger une Lorette dans les forêts de la Nouvelle-France : vœux et moyens

Les quelques pèlerinages qu'il a faits au sanctuaire marial de Lorette ont constitué des moments phares dans la vie de Pierre Chaumonot (1611-1693), qui, ayant quitté très tôt sa Bourgogne natale, est passé en Italie, où il a vécu dans l'errance et la gueuserie, avant d'entrer au noviciat Saint-André de la Compagnie de Jésus à Rome, en 1632, d'être ordonné prêtre en 1638 et de se faire missionnaire en 1639¹⁵¹, porté par le vœu de « bâtir en Canada une Lorette¹⁵² ».

Fugueur lentement italianisé — à l'instar du nom *Pietro Calmonotti* que lui laisseront ses années de vagabondage en Italie¹⁵³ —, le jeune Chaumonot, sale, puant, aux haillons pleins de vermine et à la tête couverte de gale, se rend à Ancône, puis à Lorette, où il reprend courage aux abords de la Sainte Maison de la Vierge. Dans l'autobiographie qu'il

151. Voir Lucien Campeau, *Monumenta Novæ Franciæ*, t. III, Rome/Québec, Monumenta Historica Societatis Iesu/Les Presses de l'Université Laval, 1987, p. 837; André Surprenant, « Le Père Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, missionnaire de la Huronie », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 7, n° 1-4, 1953-1954, p. 64-87, 241-258, 392-412, 505-523.

152. Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, *La vie du R. P. Pierre Joseph Marie Chaumonot, de la Compagnie de Jésus, Missionnaire dans la Nouvelle France, écrite par lui-même par ordre de son supérieur, l'an 1688*, Nouvelle York (Isle de Manate), à la Presse Cramoisy de Jean-Marie Shea, 1858, p. 47. Il s'agit de la première édition de l'autobiographie du père Chaumonot, imprimée d'après un manuscrit conservé à l'Hôtel-Dieu de Québec et qui n'a été tirée qu'à une centaine d'exemplaires (un exemplaire de cet ouvrage est conservé aujourd'hui à la Bibliothèque de la Compagnie de Jésus, à Montréal). Nous avons signalé plus haut l'*Autobiographie du père Chaumonot de la Compagnie de Jésus et son complément*, ouvrage publié en 1885 par le père Félix Martin (voir plus haut n. 11). L'*Autobiographie* a également été publiée en 2003 par Gilles Drolet, en collaboration avec la Corporation de la chapelle Notre-Dame-de-Lorette de l'Ancienne-Lorette (Sainte-Foy [Québec], Editions Anne Sigier). Voir aussi Gilles Drolet, *Notre-Dame de Lorette et le Père Chaumonot : choix de textes*, Sainte-Foy [Québec], Editions Anne Sigier, [1985], 169 p.

153. Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 189-190.

rédige en 1688 à la demande de son Supérieur, Claude Dablon, après plus de cinquante-cinq ans de vie religieuse et quarante-neuf ans de vie missionnaire auprès des Hurons en Nouvelle-France¹⁵⁴, Chaumonot raconte comment, lors de ce premier séjour à Lorette, au sortir de la Sainte Maison, il a été conduit à l'écart, derrière un gros pilier, par un jeune homme « qui étoit peut-etre un ange » et qui lui a demandé d'ôter son chapeau, après quoi il lui a coupé les cheveux avec des ciseaux, lui a frotté la tête avec un linge blanc, faisant entièrement disparaître la gale d'où avaient surgi plus tôt un gros ver et du pus¹⁵⁵. Chaumonot rappelle ensuite qu'après trois jours passés à Lorette, il a repris sa route vers Rome avec un camarade et s'est arrêté dans la ville de Terni, en Ombrie, où il a été si las de son métier de mendiant qu'il a accepté d'être le valet d'un vieil homme, docteur en droit¹⁵⁶. Certaines précisions qu'il donne sur son passage à Terni ne sont pas sans ramener à l'esprit quelques-unes des considérations linguistiques sur lesquelles Orazio Torsellino a si fortement insisté dans sa *Lauretana Historia*, en lien avec le sacrement de pénitence. Des jours passés à Terni, Chaumonot retient, entre autres, ce moment particulier :

[J]e ne savois pas encore assez l'Italien pour me confesser en cette langue; c'est pourquoi je [le] fis en latin à un Père de la Compagnie de Jésus. Après ma confession, il m'interrogea sur mes études. Je lui répondis que j'étois en Rhétorique, lorsque je m'étois laissé débaucher¹⁵⁷.

Suivant la formule du père Torsellino, ce jeune vagabond français est du nombre des pèlerins venus « d'outre les Alpes », mais que l'usage du latin internationalise pour ainsi dire; la forme latinisée *Petrus*

154. Voir Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, *op. cit.*, p. 5, p. 33-34 et p. 49; René Latourelle, S.J., *Compagnon des martyrs canadiens : Pierre-Joseph-Marie Chaumonot*, Montréal, Bellarmin, 1998, p. 23-24; Félix Martin, *op. cit.*, p. 1.

155. Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, *op. cit.*, p. 16-20. Chaumonot écrira à propos de sa guérison à Lorette : « Marie en me guérissant de ma vilain[e] galle ou teigne, me délivra d'une infinité de peines et d'incommodités corporelles » (*ibid.*, p. 37).

156. Voir *ibid.*, p. 20-21; Félix Martin, *op. cit.*, p. 16-17.

157. Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, *op. cit.*, p. 21; Félix Martin, *op. cit.*, p. 17.

Calmonottus est d'ailleurs connue pour avoir fait partie des nombreuses déclinaisons du nom de Pierre Chaumonot¹⁵⁸.

Dans son autobiographie, ce dernier met en évidence les défis linguistiques qui ont jalonné son existence, de même que les signes de son italianisation, qu'il présente par à-coups et dont témoigne cette phrase à valeur de transition : « [c]omme je commençois à entendre l'Italien, je lisois des livres de dévotion écrits en cette langue¹⁵⁹ ». Chaumonot raconte comment il a voyagé ou s'est fixé temporairement ici et là en Italie : à Rome, hors de Rome (avec l'idée de repasser en France), à Terni de nouveau, au noviciat jésuite de Saint-André à Rome, à Florence, etc., mû très tôt dans sa vie religieuse par un désir de mobilité, voire un appel missionnaire¹⁶⁰. Il explique : « dès mon noviciat j'avois écrit au reverend père Vitelleschi, général de Notre Compagnie que s'il avoit besoin de quelqu'un pour les missions étrangères, je m'offrois à sa paternité¹⁶¹ ». C'est dans une lettre en italien signée « Pietro Calmonotti » que le futur missionnaire s'est adressé au Général Mutius Vitelleschi vers 1636¹⁶², exprimant en effet son désir d'être envoyé « aux Indes » ou dans les pays nouvellement découverts¹⁶³.

158. Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 189. Sur les mouvances linguistiques et les différents noms de Pierre Chaumonot, voir Allan Greer, « Un jésuite errant en Europe et en Amérique : le père Chaumonot », *La Nouvelle-France et le monde*, traduit de l'anglais (Canada) par Hélène Paré, Montréal, Boréal, 2009, p. 149-170 (en particulier, p. 169) et Félix Martin, *op. cit.*, p. 1, n. 1.

159. Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, *op. cit.*, p. 23.

160. Rappelons que le quatrième vœu des Jésuites est essentiellement « un vœu de mobilité » eu égard aux missions, « c'est-à-dire un engagement à se rendre où que ce soit dans le monde », dans le but d'aider les âmes (John W. O'Malley, *op. cit.*, p. 423-424). Voir aussi Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 55, 147.

161. Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, *op. cit.*, p. 40.

162. Voir Lucien Campeau, *op. cit.*, t. III, doc. 58, p. 175-176. Le père Campeau date de 1636 cette lettre qui ne porte ni date ni indication de lieu; il explique qu'il s'agirait d'une première demande adressée par Chaumonot au père Général Vitelleschi. Quant à l'éveil missionnaire de Chaumonot face à la Nouvelle-France précisément, il est dû « au père Joseph Ponce de la province de France qui achevoit sa théologie à Rome [et lui] montra une relation du Canada composé [sic] par le saint et illustre missionnaire des Hurons le père Jean de Brebeuf » (Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, *op. cit.*, p. 39-40). A propos de la forme italianisée de la signature « Pietro Calmonotti », voir Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 214.

163. Chaumonot exprime son vœu en ces termes : « Giesù Cristo, nostro Signore, dandomi gran desiderio di andare per zelo dell'honor suo all'Indie o in qualche altro

Son noviciat achevé, Chaumonot-Calmonotti est retourné à Rome, d'où il a été envoyé à Fermo, « ville qui n'est pas fort distante de Lorette¹⁶⁴ » : il voit dans cette proximité géographique l'occasion de faire un nouveau pèlerinage au sanctuaire lorétain. Son point de vue est alors celui d'un pèlerin qui a oublié sa langue maternelle. Force est d'observer que, dans les pages autobiographiques de Chaumonot, la question linguistique sous-tend presque invariablement le récit des pèlerinages, témoin le détail que rapporte l'auteur à propos de sa visite au sanctuaire de Lorette :

J'y fis rencontre d'un père François qui faisait l'office de pénitencier. Il me fit l'amitié de me donner avec permission des Supérieurs trois livres françois, à condition que j'en lirois tous les jours un chapitre pour m'apprendre ma langue maternelle que j'avois complètement oubliée¹⁶⁵.

D'une confession en latin due à la méconnaissance de la langue italienne à cette ultime réappropriation de la langue française, Pierre Chaumonot incarne, à sa manière, la figure du pèlerin à laquelle sont associés les impératifs linguistiques qui — si nous nous reportons au texte de Torsellino — ont nécessité les secours d'une société religieuse plurilingue et cosmopolite à Lorette.

Chaumonot effectuera vraisemblablement son dernier pèlerinage dans cette ville au mois d'octobre 1637, avec le projet approuvé de s'embarquer bientôt pour le Canada. Cette fois, il est accompagné d'un compatriote, français d'origine donc, le père Joseph-Antoine Poncet,

paese d'infedeli e d'heretici per potermi ivi affaticare nella conversione di quelle povere anime, mi sento obligato di offerirmi a Vostra Paternità, che tengo in luogo di Dio, prontissimo a corrispondere a questa vocazione divina » (« Jésus-Christ, Notre Seigneur, m'ayant donné grand désir d'aller, par amour pour son honneur, aux Indes ou en quelque autre pays d'infidèles et d'hérétiques, pour me pouvoir fatiguer là dans la conversion de ces pauvres âmes, je me sens obligé de m'offrir à Votre Paternité, que je tiens pour le représentant de Dieu, très prêt à répondre à cette vocation divine », Lucien Campeau, *op. cit.*, t. III, doc. 58, p. 176).

164. Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, *op. cit.*, p. 38.

165. *Ibid.*

avec lequel il est autorisé à partir en Nouvelle-France¹⁶⁶. Chaumonot expose leurs vues d'alors dans son autobiographie :

[N]ous nous rendîmes à Lorette vers la St. Luc et nous y fîmes nos dévotions avec le plus de ferveur que nous pûmes. Nous y recommandâmes à la Vierge le succès de notre voyage du Canada et nous formâmes le dessin [*sic*] de bâtir dans la Nouvelle France lorsque nous y [s]erions une chapelle sous le nom de Notre Dame de Lorette et sur le plan de la Sainte Maison de la Mère de Dieu dans laquelle nous étions¹⁶⁷.

C'est dans ce passage de sa *Vie* où il fait quelquefois allusion à « la future Lorette du Canada » que Chaumonot attire par ailleurs l'attention de son lecteur sur de nouvelles variantes de son prénom¹⁶⁸. Sa dévotion à la Vierge, de même qu'au « glorieux St. Joseph » — dont il apprend qu'il est le patron du Canada — lui inspire effectivement de demander au père Général de se nommer désormais « Joseph Marie », ce que ce dernier lui accorde¹⁶⁹. Ainsi, c'est dans une lettre en italien adressée au « Padre Gioseppo Maria Calmonotto », et datée du 27 novembre 1638, que le Général Mutius Vitelleschi le félicitera par avance de son départ pour le Canada¹⁷⁰. Aussi, le 7 août 1639, est-ce un « Gioseffo Maria Calmonotti » de la Province de Rome, tout juste arrivé en Nouvelle-France, qui signe une lettre en italien adressée au même père Général Vitelleschi, lettre dans laquelle il l'informe de son départ rapide pour la mission huronne¹⁷¹. « Gioseffo Maria Calmonotti » signe d'autres lettres en

166. *Ibid.*, p. 42, 45.

167. *Ibid.*, p. 47.

168. Voir *ibid.*, p. 48-49.

169. *Ibid.*, p. 48.

170. Voir Lucien Campeau, *op. cit.*, t. IV, 1989, doc. 50A, p. 72. Chaumonot quittera Dieppe le 4 mai 1639 et arrivera à Québec le 1^{er} août de la même année, d'où il partira rapidement pour le pays des Hurons (voir André Surprenant, *op. cit.*, vol. 7, n° 1, 1953, p. 64-87).

171. La lettre est envoyée de Québec, le 7 août 1639 : « Di Kebec, il 7° d'agosto 1639 » (voir Lucien Campeau, *op. cit.*, t. IV, doc. 91, p. 242-244). Karin Annelise Vélez commente, de son côté, la forme « Giuseppe Maria Calmonetti » (Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 189, n. 10).

italien depuis la Huronie, parmi lesquelles se trouvent une missive datée du 24 mai 1640, envoyée au père Général à Rome¹⁷², ainsi qu'une lettre écrite « [n]ella residenza di Santa Maria degli Huroni » le 31 août 1641 et adressée au père Filippo Nappi, à Rome également¹⁷³. Le 15 mai 1645, une lettre écrite sur une écorce de bouleau et portant la signature « Joseph-Marie Chaumonot » est destinée au prêtre Pierre Guyotte, à Châtillon-sur-Seine¹⁷⁴. Le missionnaire a semblablement apposé la signature « Joseph-Marie Chaumonot de la Compagnie de Jésus » au bas d'une lettre écrite à l'intention du père Jérôme Lalemant le 1^{er} juin 1649, laquelle a été ajoutée par le père Paul Le Jeune à la « Relation de ce qui s'est passé en la mission des Pères de la Compagnie de Jésus aux Hurons, pays de la Nouvelle-France, ès années 1648 et 1649¹⁷⁵ ».

172. Voir Lucien Campeau, *op. cit.*, t. IV, doc. 137, p. 473-474.

173. Voir *ibid.*, t. V, doc. 22, p. 30-36.

174. Voir *ibid.*, t. VI, doc. 56, p. 251-253. La forme latinisée « Pater Iosephus Maria Chaumonot » figurera, quant à elle, dans les catalogues de la Compagnie de Jésus, par exemple dans le « Catalogus Personarum et Officiorum in Provincia Franciæ anni 1639 exeuntis » (*ibid.*, t. IV, doc. 108, p. 443) ou celui de la fin de 1648, dans lequel est également ajoutée une précision, à savoir la fonction de « missionnaire chez les Hurons » : « Pater Iosephus Maria Chaumonot, missionarius apud Hurones » (*ibid.*, t. VIII, appendice I, p. 823). Voir aussi les catalogues d'autres années consignés dans les *Monumenta Novæ Franciæ*, dont les « Catalogues triennaux de la mission de la Nouvelle-France ».

175. Voir *ibid.*, t. VII, doc. 131, p. 616-619. Après la mort de Jean de Brébeuf en 1649, le père Chaumonot a reçu des Hurons, au cours d'une cérémonie solennelle, le nom « Héchon », qui est le « nom sauvage qu'on avait donné au P. de Brébeuf » (Félix Martin, *op. cit.*, p. 70). « À la mort d'une personne de considération, les sauvages choisissaient dans sa parenté quelqu'un pour porter son nom. C'est ce qu'on appelait *ressusciter le mort* » (*ibid.*, n. 1; voir aussi Allan Greer, *op. cit.*, p. 160 et p. 168-169; René Latourelle, *op. cit.*, p. 101). Chaumonot-Héchon est devenu, d'un bout à l'autre de la Nouvelle-France, le « maître reconnu des langues autochtones », le « dépositaire de la connaissance linguistique », le « meilleur linguiste de la langue huronne » (Allan Greer, *op. cit.*, p. 168; René Latourelle, *op. cit.*, p. 8). Le missionnaire note d'ailleurs en 1688, dans son autobiographie : « il n'y a dans le Huron ni tour ni subtilité ni manière de s'énoncer dont je n'ai eu la connoissance, et fait pour ainsi dire la découverte. Peut être que Notre Seigneur a voulu récompenser par ce don de langue l'attrait qu'il me donna à l'humilité dès mon noviciat. Peut être aussi que St. Jérôme à qui j'ai eu recours pendant plusieurs mois m'a assisté dans cette ouvrage. Peut être encore que je n'y ai pas été moins aidé du père Charles Garnier [...]. Je n'eus pas plutôt appris sa glorieuse mort, que je lui promis tout ce que je ferois de bien pendant huit jours, à condition qu'il me feroit son héritier dans la connoissance parfaite qu'il avoit du Huron » (Pierre-Joseph-

Dans l'ensemble, la correspondance de Chaumonot révèle chez lui de persistants restes d'italianité, qui s'harmonisent, il faut dire, avec son intention de construire au Canada une Lorette en tous points semblable à celle d'Italie.

Notons que, du point de vue matériel, le coup d'envoi de ce projet est venu d'Italie. Dans l'abrégé de sa vie, le père Chaumonot insiste en effet deux fois sur un don qu'il a reçu, en guise d'appui, au retour du dernier pèlerinage qu'il a fait à Lorette avec le père Poncet. Il fait d'abord allusion à ce don lorsqu'il aborde la question de leur départ imminent pour le Canada :

Après notre retour à Rome la Signora Portia Lancelotti, nièce d'un Cardinal et pénitente du Père Poncet, ayant appris de lui que nous avions formé le dessin [*sic*] de bâtir en Canada une Lorette, voulut dès lors y contribuer d'une somme d'environ 25 écus pour y mettre, dit-elle, la première brique¹⁷⁶.

Sous la plume de Chaumonot, nous le verrons plus loin, la comptabilisation des dons reliés à « la bâtisse de la Lorette du Canada¹⁷⁷ »

Marie Chaumonot, *op. cit.*, p. 60-61). Voir, à la fin de cet article (Illustrations 6 et 7), une lettre autographe non datée du père Chaumonot au père Jacques Bruyas, Supérieur de la mission de St-François-Xavier à Ville-Marie, dont la première partie est une « Prière en temps de guerre » en langue huronne. Les quatorze dernières lignes de cette lettre, qui sont écrites en français, se lisent ainsi : « Voila mon R^d Pere ce que le Pauvre hechon vous a griffonné des il y a longtêmps, mais le froid m'empeschoit de le describe, véuque notre poele ne n[ous] servoit plus, s[']il est trop long, abrez le, je n'obmets pas un iour de prier Dieu pour votre pauvre desolée mission, recommandez moy aux prieres de tous nos Peres lesquels avec votre permission je salüe tous aussi bien que tous les messieurs Ecclesiastiques de Ville Marie notamment Mons^r. Mariet et M^r de [B]elmont que je recommande au bon Dieu chaque iour avec leur chere G[a]ndechatague, salüez pareillement de ma part ma bonne soeur Marguerite Bourgeois et ses filles, les meres hospitalieres, Mons^r Le Ber, et sa devote fille avec les autres bonnes ames [...] ». Cette lettre est conservée aux Archives des jésuites au Canada (cote : AJC-GLC, Q-0001, 349). Nous remercions Madame Céline Widmer de nous avoir autorisée à reproduire cette lettre. Une reproduction partielle de cette lettre se trouve aussi dans Reuben Gold Thwaites [dir.], *The Jesuit Relations and Allied Documents: Travels and Explorations of the Jesuit Missionaries in New France, 1610-1791*, vol. 64, Cleveland, The Burrows Brothers Company, 1900, Illustration II, en regard de la p. 58.

176. Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, *op. cit.*, p. 47-48.

177. *Ibid.*, p. 49.

empruntera un mode énumératif qui rappelle la manière torsellinienne de recenser les « présents exquis ». Toutefois, les copieux dons votifs inscrits dans les registres lorétains et énumérés par Torsellino concernent une Maison-relique, celle de la Vierge, et non pas (comme c'est le cas ici) une chapelle-réplique à construire en Amérique. Cela va de soi, les modalités du don votif à Notre-Dame de Lorette divergeront entre l'Italie et le Canada. Dans le contexte présenté ici, l'offrande prend un double sens précis : elle signale, d'une part, une dévotion à Marie, d'autre part, un encouragement à construire une réplique de sa Sainte Maison.

Alors qu'il s'apprête à décrire la fondation de cette nouvelle Lorette, de cette Lorette promise, le père Chaumonot se pose implicitement en défenseur de l'authenticité du culte lorétain lorsqu'il évoque les transmigrations de la maison natale de la Vierge. Il raconte ainsi comment, après son départ d'Europe, il a conservé « le désir de procurer en Canada à la S^{te} Vierge une maison batie sur le modèle de la S^{te} Maison, transportée de Nazareth en Dalmatie, et de Dalmatie en Italie¹⁷⁸ » et comment, fidèle à ce vœu, il a pris l'initiative d'envoyer un présent au sanctuaire italien depuis la Nouvelle-France, présent dont il a confié la fabrication aux Hurons. La perspective qu'il met en valeur dans ces lignes est évidemment celle du donateur :

Je fis donc faire par mes Hurons un beau grand collier de porcelaine; la blanche en composoit le fond et la noire en lettres bien formées exprimoit ces divines paroles : *Ave Maria Gratia*. Le P. Jésuite pénitencier des françois auquel on l'avoit adressé, le fit enchâsser dans un cadre doré avec une inscription qui marquoit que la nation huronne nouvellement convertie à la foi, offroit ce présent à la Mère de Dieu. Messieurs les chanoines et les autres officiers de la S^{te} maison de Lorette le reçurent avec beaucoup de marques d'admiration et de reconnaissance, et je ne doute point que la S^{te} Vierge ne l'ait encore mieux reçu, puisque peu d'années après, elle me fit naitre l'occasion et les moyens de lui bâtir

178. *Ibid.*, p. 90.

une Lorette dans les forêts de la Nouvelle France, à trois lieues de Québec¹⁷⁹.

Vers 1673, le bois et la terre ont commencé à manquer à Notre-Dame de Foye, où les jésuites s'étaient établis avec les Hurons, près de Québec, quelques années plus tôt, de sorte qu'ils ont dû quitter cet emplacement pour la seigneurie Saint-Gabriel, située plus avant dans les forêts¹⁸⁰. À cette époque, Joseph-Marie Chaumonot verse sur papier les raisons pour lesquelles, selon lui, devrait être érigée là, en ce nouveau lieu, une chapelle faite sur le modèle de la Sainte Maison de Lorette¹⁸¹. Le père Claude Dablon, recteur du Collège de Québec et Supérieur de toutes les missions du Canada, se rend à ses raisons : « les ayant lues, écrit Chaumonot, [il] approuva fort mon dessein, et ayant communiqué avec nos Pères, ils conclurent tous qu'on bâtit en briques une nouvelle Lorette dans la Nouvelle France¹⁸² ». Dès lors, le don de l'Italienne Portia Lancelotti (pour mettre « la première brique¹⁸³ ») prend valeur d'exemple, devient, en d'autres mots, un don étalon qui, tel que le suggère Chaumonot quand il fait une seconde fois allusion à cette somme de vingt-cinq écus, agira comme un catalyseur au chapitre des aumônes. Avant de se lancer dans une énumération tournée à la manière du jésuite italien Orazio Torsellino, le père Chaumonot évoque quelques secours financiers qui ont permis d'assurer la construction de la chapelle en 1674 et il insiste sur l'une des suites heureuses du premier don venu d'Italie :

Notre Compagnie en a fait la dépense principale, quoique quelques particuliers y aient aussi contribué par leurs

179. *Ibid.*, p. 90-91. Dans l'*Autobiographie du père Chaumonot de la Compagnie de Jésus et son complément*, le père Félix Martin donne cette précision en note, corrigeant le faux souvenir de Chaumonot quant à l'inscription : « Le procès-verbal de la réception de ce collier à Lorette est daté du 17 juillet 1674, et signé par le chancelier Barthélemi Guillon. Il y est dit que l'inscription était : *ECCE ANCILLA Domini, mihi secundum verbum tuum* » (Félix Martin, *op. cit.*, p. 193, n. 1).

180. Voir Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, *op. cit.*, p. 92; Michel Lavoie, *C'est ma seigneurie que je réclame : la lutte des Hurons de Lorette pour la seigneurie de Sillery, 1650-1900*, Montréal, Boréal, 2010, p. 54.

181. Voir Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, *op. cit.*

182. *Ibid.*

183. *Ibid.*, p. 48.

aumônes. Par exemple, une personne dévote de France ayant été inspirée d'envoyer cent écus à la mission huronne, on les appliqua à ce St. Edifice. La mère de la Nativité, Sup^{re} des Religieuses hospitalières de Québec, ayant appris de moi qu'à mon départ de Rome pour venir ici avec le P. Poncet, la Signora Portia Lancellotti¹⁸⁴ nous avoit fait présent de 25 écus pour mettre la I^{re} brique de la Ste Maison de Lorette qui seroit, un jour, batie dans ce nouveau monde, et qu'enfin cette somme seroit employée bientôt selon les intentions de la donatrice, voulut aussi en donner autant pour contribuer à une si bonne œuvre. Elle m'ajouta même qu'elle auroit bien voulu donner le double, mais que dans sa cassette où étoit l'argent qu'elle avoit à sa disposition, elle n'avoit plus que 75 [livres]. Cependant le lendemain l'ayant ouverte elle en trouva 150 : ce qu'elle a pris pour un miracle dont elle a voulu que la Mère de Dieu profitât, en m'envoyant 50 écus au lieu de 25¹⁸⁵.

Puis, il renchérit immédiatement sur la libéralité de donateurs distingués, passant en revue leurs titres et noms, à partir desquels il organise, de manière formelle, l'énumération des sommes ou présents consentis à la future chapelle de Lorette, presque à l'égal en cela, du point de vue rhétorique, de l'Italien Torsellino :

Feu Mr. Bazile y a pour le moins contribué d'autant [c'est-à-dire en offrant 50 écus], et M^{me} sa femme¹⁸⁶ laquelle est à présent M^{me} la Major, ayant déjà donné un très bel ornement à N. D. de Foye, en a aussi fait faire un autre de même prix à peu près pour N. D. de Lorette. Mr. de la Chenaye a de même fait présent de deux grandes et belles lampes d'argent à ces deux chapelles, avec un parement complet pour la dernière. Mr. Bayeux et M^{me} sa femme, M^{elle} Boisseau, plusieurs autres personnes ont pareillement contribué à sa décoration. Mr. le Marquis de Denonville, gouverneur de la Nouvelle-France et Mr. de Chauvigne intendant du même Canada, avec

184. À la différence de la première occurrence du nom, la consonne *l* est doublée ici dans « Lancellotti ».

185. Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, *op. cit.*, p. 92-93.

186. Une note indique qu'en 1692 « cette Dame est devenue Lieutenante de Roi; le Roi ayant donné à Mr. Provost, son mari, cette charge pour récompense » (*ibid.*, p. 93).

mes dames leurs femmes, qui les ont suivis jusqu'ici y ont fait aussi des présents dignes de leur rare piété¹⁸⁷.

L'européanité perce dans la présentation des dons de cette élite catholique¹⁸⁸. La Sainte Maison de Lorette ainsi revisitée — ou reproduite à l'identique — donne une nouvelle terre d'ancrage à la dévotion mariale, appuyant du coup la traversée du culte lorétain de l'Europe vers l'Amérique¹⁸⁹ et répondant, en substance, au vœu exprimé en 1597 par le jésuite italien Orazio Torsellino de voir les honneurs rendus à la Vierge de Lorette outrepasser les mers et les frontières de son pays.

La bénédiction et l'ouverture de la chapelle de Notre-Dame de Lorette le 4 novembre 1674¹⁹⁰ ont suscité une ferveur qui en a fait le lieu de pèlerinage le plus fréquenté de la Nouvelle-France¹⁹¹. « Depuis ce temps-là, écrit Chaumonot en 1688, on y vient de tous les côtés en pèlerinage [*sic*]; on y fait et on y fait faire des neuvaines, les grâces qu'on y obtient par l'entremise de la Mère de Dieu, vont jusqu'au miracle¹⁹² ». S'il s'en tient ici, au sujet des miracles, à deux récits qu'il propose à titre de témoin immédiat, Joseph-Marie Chaumonot ne manque pas de dire qu'il y aurait là matière à composer « un livre entier », ménageant de la sorte une ouverture qui donne à penser à d'autres livres. Le missionnaire s'explique : « Comme il faudroit composer *un livre entier* pour décrire toutes ces faveurs extraordinaires, je n'en rapporterai que deux ayant été témoin oculaire de l'une et propre sujet de l'autre¹⁹³ ».

187. *Ibid.*, p. 93-94.

188. Voir André Sanfaçon, *op. cit.*, p. 211.

189. Ce que Karin Annelise Vélez a substantiellement démontré dans sa thèse de doctorat, comme nous l'avons déjà signalé (voir Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 252, entre autres). Voir aussi Paul V. Murphy, « The Jesuits and the Santa Casa di Loreto: Orazio Torsellini's *Lauretanae historiae libri quinque* », *op. cit.*, p. 278.

190. Voir Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, *op. cit.*, p. 94.

191. Voir René Latourelle, S.J., « Dévotion à Marie et à l'Eucharistie chez les premiers jésuites de la Nouvelle-France », Thérèse Nadeau-Lacour [dir.], *Il suffit d'une foi : Marie et l'Eucharistie chez les fondateurs de la Nouvelle-France*, Sainte-Foy [Québec], Éditions Anne Sigier, 2008, p. 41.

192. Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, *op. cit.*, p. 94-95.

193. *Ibid.*, p. 95 [nous soulignons].

Dans un premier récit détaillé, il relate la guérison miraculeuse de la huronne Marie Ouendraca, frappée alors d'une fièvre violente; dans le second récit, très personnel, il raconte dans quelles circonstances il a lui-même été guéri de ce qui semblait être une hernie inguinale¹⁹⁴. Le père Chaumonot fonde-t-il sa conviction qu'« il faudrait composer un livre entier pour décrire toutes ces faveurs » sur l'existence d'autres livres, de livres plus anciens, tels les *Horatii Tursellini Romani e Societate Iesu Lauretanæ Historiæ libri quinque*? Il est permis de le penser. D'autant plus volontiers que le père Martin Bouvart, son contemporain et dernier confesseur¹⁹⁵, s'est intéressé nommément à Torsellino dans son mémoire *De la chapelle de Notre-Dame de Lorette en Canada*, rédigé les 1^{er} et 2 mars 1675¹⁹⁶.

II. « Turcellin estime que... »

Le renvoi explicite à quelques remarques d'Orazio Torsellino — dont le nom est donné sous la forme francisée « Turcellin » — oblige à voir, dans le mémoire du père Bouvart, l'autorité d'une source écrite qui, selon toute vraisemblance, a pu constituer une référence de première

194. Chaumonot raconte : « Le jour de St. Luc, en 1687, un peu après minuit, je fus attaqué d'une furieuse colique accompagnée de grands élancements que je sentoies au bas ventre [...]. Ces douleurs m'étoient causées par une descente que j'ai depuis plusieurs années et qui ne m'avoit jamais tant fait souffrir que cette fois. Mes boyaux hors de leur place étoient tombés si bas et avec tant d'efforts que je ne pouvois les remettre à mon ordinaire. Enfin, après bien du travail et encore plus de mal, il étoit déjà onze heures avant midi lorsque je fis réflexion que c'étoit la fête de St. Luc. Aussitôt je m'adressai à la Vierge, en lui disant seulement de la pensée et du cœur. "O Mère de Miséricorde ayez pitié de moi! Ordonnez à votre fidèle Secrétaire et à votre dévot chapelain St. Luc, qui étoit aussi médecin de profession, de faire ici un coup de son métier." Il n'en fallut pas davantage. A l'instant je sentis mes boyaux remonter comme d'eux-mêmes, se remettre en leur place, et toutes mes douleurs s'évanouir [...] » (*ibid.*, p. 99-100).

195. Voir Félix Martin, *op. cit.*, p. 244.

196. Voir Martin Bouvart, « De la chapelle de Notre-Dame de Lorette en Canada : établissement de la dévotion de Lorette », Reuben Gold Thwaites [dir.], *The Jesuit Relations and Allied Documents, op. cit.*, vol. 60, 1900, doc. CXL, p. 68-103. Le mémoire du père Bouvart a par ailleurs été publié sous forme de brochure en 2000 (*La chapelle Notre-Dame de Lorette en Canada : mémoire du père Martin Bouvart, document historique rédigé le 1^{er} et 2^{ème} de mars de l'année 1675*, Corporation de la Chapelle Notre-Dame-de-Lorette, 1^{er} mars 2000, 24 p.).

main lors de l'établissement d'une Lorette dans la colonie : soit les *Horatii Tursellini Romani e Societate Iesu Lauretanæ Historiæ libri quinque*. Le père Martin Bouvart emprunte plusieurs de ses points de repère matériels à la *Lauretana Historia* (sans jamais mentionner ce titre ouvertement cependant) et il renchérit implicitement sur les vues d'un Torsellino ou d'un Chaumonot, quand il réaffirme le désir des jésuites de la Nouvelle-France « d'étendre et d'augmenter autant qu'il [...] est possible la dévotion envers la Sacrée Vierge¹⁹⁷ ». À sa façon, le père Bouvart s'applique à asseoir les preuves matérielles et spirituelles de la translation du culte lorétain vers une nouvelle terre de mission, la Nouvelle-France. Il prend appui, pour ce faire, sur Torsellino, dont l'œuvre avait d'ailleurs toutes les raisons de l'interpeller en tant que missionnaire, puisque le jésuite italien avait aussi publié en 1596 une *Vie* du grand missionnaire de la Compagnie, François Xavier¹⁹⁸.

Pour saisir au mieux l'influence torsellinienne, il importe de nous pencher sur l'existence de ponts intertextuels entre certains écrits missionnaires de la Nouvelle-France qui touchent à la question lorétaine. Dans une perspective chronologique, le mémoire du père Bouvart rédigé en 1675 se situe entre deux relations attribuées au père Claude Dablon, Supérieur des missions de la Nouvelle-France. La première est sa « Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable aux missions des Pères de la Compagnie de Jésus en la Nouvelle-France pendant les années 1673 et 1674¹⁹⁹ », la seconde, au cadre moins conventionnel, est

197. Martin Bouvart, « De la chapelle de Notre-Dame de Lorette en Canada : établissement de la dévotion de Lorette », *op. cit.*, p. 70.

198. Le Centre de conservation de Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) possède un exemplaire de l'édition lyonnaise imprimée par Pierre Rigaud en 1607 des *Horatii Tursellini e Societate Iesu De Vita Francisci Xaverii, qui primus e Societate Iesu in Indiam et Japoniam Evangelium invexit libri sex* (cote : RES/BF/207). Voir Paul V. Murphy, « "Your Indies": The Jesuit Mission at the *Santa Casa di Loreto* in the Sixteenth Century », *op. cit.*, p. 225-226; Augustin et Aloys de Backer, « Torsellino, Tursellinus (Horace) », *op. cit.*, p. 656.

199. Claude Dablon, « Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable aux missions des Pères de la Compagnie de Jésus en la Nouvelle-France pendant les années 1673 et 1674 », Reuben Gold Thwaites [dir.], *The Jesuit Relations and Allied Documents*, *op. cit.*, vol. 58, 1899, doc. CXXXIII, p. 128-169.

sa relation de 1679, « abrégée des précédentes²⁰⁰ » et diffusée environ dix ans avant que le père Joseph-Marie Chaumonot ne se mette à la rédaction de son autobiographie, écrite précisément à la demande de son Supérieur, Claude Dablon.

L'achèvement et la bénédiction, le 4 novembre 1674, de la chapelle faite à l'image de la maison natale de la Vierge ont été soulignés, note Martin Bouvart dans son mémoire de 1675, par une procession, puis une messe à la fin de laquelle, dans un sermon, le père Claude Dablon a fait « un beau parallèle des deux Lorettes d'Italie et du Canada²⁰¹ ». Veillant à ne pas trop s'étendre sur « les désirs que le R. P. Joseph-Marie Chaumonot avait formés, [...] 37 ans [plus tôt], à Lorette en Italie, de faire en Canada où il venait, une église sur le modèle et sous le nom de la sainte maison de la Vierge²⁰² », le père Bouvart expose méthodiquement les motifs qui ont stimulé la construction de ce petit sanctuaire, avançant, entre autres, cette explication : « l'éloignement des lieux ne permet[tant] pas aux nations de ce vaste pays [...]

200. Claude Dablon, « Relation des missions a la colonie huronne de Nostre Dame de Lorette proche de Quebec, et a la mission iroquoise de S. F. Xavier du Sault vers Monreal », *Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable aux missions des pères de la Compagnie de Jésus en la Nouvelle France les années 1673 à 1679, par le père Claude Dablon Recteur du College de Quebec & Superieur des missions de la Compagnie de Jesus en la Nouvelle France*, troisième partie, Québec, A la Presse Cramoisy, 1860, p. 258-272. L'éditeur (le père Félix Martin ou Jean-Marie Shea) explique, dans son avant-propos, qu'il a forgé un titre long à partir du titre original (*Relation de 1679, abrégée des précédentes*) qui figure sur le verso du dernier cahier du manuscrit et qui est de la main même du père Dablon. L'éditeur rappelle également que l'auteur de la *Relation* modifie la forme adoptée dans toutes les autres relations, qui sont limitées d'ordinaire à une seule année (« Avant-propos », p. viii). Voir aussi Reuben Gold Thwaites [dir.], *The Jesuit Relations and Allied Documents*, *op. cit.*, vol. 59, 1900, p. 301-302 (« Bibliographical data »).

201. Martin Bouvart, *op. cit.*, p. 88. Le père Dablon a lui-même consigné cette information dans la partie III (« De la mission huronne à N.-D. de Lorette ») de sa relation de 1673-1674 : « Notre R. P. Supérieur [...] fit un beau parallèle des deux Lorette de Canada et d'Europe; et de fait, tous ceux qui les ont vues toutes deux jugent qu'elles sont parfaitement semblables » (Claude Dablon, « Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable aux missions des Pères de la Compagnie de Jésus en la Nouvelle-France pendant les années 1673 et 1674 », *op. cit.*, p. 156). Voir aussi Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, *op. cit.*, p. 94.

202. Martin Bouvart, *op. cit.*, p. 68.

d'entreprendre des pèlerinages jusqu'en Italie, pour y honorer la sacrée maison de Jésus, de Marie, et de Joseph », les jésuites ont voulu leur donner « un moyen d'honorer ce sanctuaire au moins dans son image²⁰³ ». La description qu'il propose de la nouvelle chapelle est conforme, sous plusieurs aspects, à la description matérielle détaillée qu'Orazio Torsellino a donnée de la Sainte Maison de Nazareth, « dite à présent de Lorette²⁰⁴ », Bouvart puisant chez ce dernier, nous l'avons dit, ses points de comparaison²⁰⁵. Le père Bouvart écrit :

Je crois que ceux qui ne peuvent pas se transporter en personne à notre nouvelle Lorette, seront bien aises de la voir au moins sur le papier. Donc pour leur en donner un tableau fidèle, ils sauront que cette chapelle, semblable à la vraie Lorette, est toute de brique, longue de quarante pieds sur vingt de largeur, et haute de vingt-cinq. Elle est percée de trois portes, d'une cheminée et de deux fenêtres. Il y a un clocher au-dessus de celle du pignon d'en-bas, par laquelle, à ce que l'on croit, entra l'ange, lorsqu'il vint saluer la Sacrée Vierge : on tient aussi que c'était de ce côté là qu'était la boutique de S. Joseph. *Turcellin estime que* la pièce principale du logis est le côté du Septentrion, et assure que le seuil de la porte est de bois, ce que nous avons aussi observé dans la Lorette du Canada. De ce même côté, vers l'autel, est une armoire assez simplement travaillée, et propre à serrer de la vaiselle et d'autres choses semblables. Comme vis-à-vis la porte du nord est la porte du midi, il y a aussi, de ce même côté, une fenêtre, qui répond à l'armoire. Pour l'autel, il est d'une manière assez extraordinaire, quoique agréable et dévot²⁰⁶.

C'est dans le dessein de comparer d'abord des lieux physiques que Martin Bouvart institue dans son mémoire un va-et-vient entre la Lorette du Canada et celle d'Italie, bien qu'il s'en tienne surtout, à propos de cette dernière, aux représentations d'un auteur qui en a

203. *Ibid.*, p. 72.

204. *Ibid.*, p. 68.

205. Voir, à ce sujet, Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 275-276; André Sanfaçon, *op. cit.*, p. 206.

206. Martin Bouvart, *op. cit.*, p. 88-90 [nous soulignons].

fait la description, laissant ainsi entrevoir l'influence exercée dans ce contexte par un ou des textes de l'historiographie lorétaine. Il suffit de relire parallèlement les descriptions des pères Orazio Torsellino et Martin Bouvart pour apprécier la parenté des détails matériels qu'ils retiennent ou, mieux encore, pour évaluer ce que le second auteur doit au premier. D'une part, Torsellino écrit de la Sainte Maison qui a fait halte en Esclavonie²⁰⁷ : l'« edifice avoit en longueur plus de quarante pieds, en largeur moins de vingt, d'exaucement environ vingt-cinq », avec, « au costé droit en la paroy proche, une fenestre d'assez moyenne grandeur, vis à vis de laquelle il y avoit une petite cheminée »; d'autre part, Bouvart parle du bâtiment de la Nouvelle-France comme d'une « chapelle, semblable à la vraie Lorette, [...] toute de brique, longue de quarante pieds sur vingt de largeur, et haute de vingt-cinq [...] percée de trois portes, d'une cheminée et de deux fenêtres ». « Turcellin [...] assure que le seuil de la porte est de bois », rappelle Bouvart, s'empresant d'ajouter : « ce que nous avons aussi observé dans la Lorette du Canada ». Le jésuite italien décrit « une petite armoire admirablement simple, propre à serrer des pots de terre & autres choses », alors que le missionnaire français présente, dans des termes approchants, « une armoire assez simplement travaillée, et propre à serrer de la vaisselle et d'autres choses semblables », après quoi il ajoute une information dans laquelle perce peut-être une réminiscence torsellinienne (sur laquelle nous reviendrons) : « les RR. MM. Religieuses de l'Hôpital de Québec [...] ont [...] fait présent à notre chapelle de la robe de Notre-Dame, et d'une écuelle, faite sur les saintes écuelles qui sont à Lorette et qui y a touché²⁰⁸ ». En somme, le père Bouvart use d'une syntaxe de l'aller-retour grâce, entre autres, à des constructions relativement homogènes, telles que : « dans la Lorette d'Italie..., mais dans la nôtre... », « le petit retranchement, qui est derrière l'autel, s'appelle par les Italiens, *il camino santo*... Nos Hurons le nomment... », « de même qu'en Italie... », etc.²⁰⁹

207. Voir plus haut.

208. Martin Bouvart, *op. cit.*, p. 86.

209. *Ibid.*, p. 90 et p. 92. Le petit retranchement situé derrière l'autel se nomme le « *camino santo* » parce que, précise Bouvart, « il renferme la cheminée de la sainte famille Jésus, Marie, Joseph » (*ibid.*, p. 90).

Au sujet des dons, le missionnaire ne trouve pas matière à se réjouir en 1675; le traitement qu'il accorde à ceux-ci dans son mémoire ramène à l'esprit le silence gardé par Orazio Torsellino sur les trop petites offrandes. En fait, Bouvart exprime surtout son inquiétude face aux dettes encourues par les pères « pour bâtir une maison à la divine Marie²¹⁰ ». Il se fait laconique dans un premier temps : « pour des aumônes et d'autres secours des hommes, nous en avons si peu reçus, qu'il ne mérite pas d'être conté », puis s'en remet au Ciel en formulant cette requête indirecte à l'endroit de la Vierge : « Il est de la gloire d'une si grande Reine, de rendre infiniment plus que l'on a avancé pour elle; il nous suffit donc qu'elle sache que la Lorette de la Nouvelle-France nous a coûté quelque 5 000 livres²¹¹ »!

Nous pourrions soutenir, avec Muriel Clair, que, dans son mémoire de 1675, le père Martin Bouvart ne fait que reprendre des propos exposés avant lui par Claude Dablon dans la relation de 1673-1674 (propos que ce dernier devait probablement tenir de Joseph-Marie Chaumonot²¹²). Une filiation évidente s'observe entre les descriptions matérielles de l'un et de l'autre texte, comme nous le verrons, mais il faut néanmoins convenir que, si Martin Bouvart s'est inspiré en substance de la relation du père Dablon, il a aussi admis explicitement l'autorité de Torsellino en rapportant ses propos, ce que le père Dablon n'avait pas fait avant lui. Dans la relation de 1673-1674, quoique Claude Dablon ne mentionne ni le nom ni l'ouvrage du jésuite italien, les descriptions obéissent à une structure qui paraît assez proche de celle que nous avons observée auparavant, dans les paragraphes mêmes d'Orazio Torsellino (et, par conséquent, de Martin Bouvart). L'une des descriptions de la relation de 1673-1674 du père Dablon se présente ainsi :

210. *Ibid.*, p. 74.

211. *Ibid.*

212. Voir Muriel Clair, « Une chapelle en guise de maison : Notre-Dame de Lorette en Nouvelle-France, dévotions et iconographie », *Cahiers du Centre de recherches historiques*, avril 2008, n° 41, « Sanctuaires et transferts de cultes », p. 132. L'auteur ajoute cette précision dans une note : « Les *Relations des jésuites* ne sont plus imprimées à partir de 1672, cela explique l'hétérogénéité des points de vues puisque les divers rapports des missionnaires ne font plus l'objet d'une synthèse en vue de l'impression » (*ibid.*, p. 132, n. 193).

[N]otre nouvelle Lorette, aussi bien que la première, est longue de quarante pieds sur vingt de largeur, et haute de vingt-cinq. Elle est percée de trois portes, d'une cheminée et de deux fenêtres. Audessus de la porte du pignon d'en bas, qu'on croit avoir été celle par où entra l'ange, on a élevé un clocher, et dans la muraille, au côté droit de l'autel, on a placé une armoire, et parce que nous ne possédons aucune des véritables *pièces de vaisselle* qui ont servi à Jésus, à Marie et à Joseph, au moins y avons-nous suppléé en en faisant faire une toute semblable. Elle a été appliquée et mise dans les *saintes écuelles* qui furent trouvées, le siècle passé, dans le plafond de la sacrée maison de Lorette, et que l'on ôta de peur que le feu ne s'y prît, à cause du grand nombre de lampes qui brûlent continuellement dans la sainte chapelle²¹³.

En ayant mis l'accent sur les *choses* de la vie ménagère, Claude Dablon a participé à l'exaltation du caractère domestique de la chapelle de Notre-Dame de Lorette²¹⁴ et il est devenu, en ce sens, l'émule d'Orazio Torsellino, dans la mesure où le jésuite italien a consacré un chapitre de la *Lauretana Historia* aux propriétés miraculeuses de quelques « saintes reliques » lorétaines, parmi lesquelles se trouvent les Saintes Écuelles — « poterie de terre », « vases » ou « vaisseaux sacrez » — et les armoires qui ont fait partie du « petit mesnage de la Vierge²¹⁵ ».

213. Claude Dablon, « Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable aux missions des Pères de la Compagnie de Jésus en la Nouvelle-France pendant les années 1673 et 1674 », *op. cit.*, p. 156 [nous soulignons]. Dans une lettre qu'il a adressée au provincial de France le 24 octobre 1674, soit quelques jours avant l'ouverture de la chapelle de Notre-Dame de Lorette, le père Claude Dablon insistait sur quelques-uns de ces éléments matériels et/ou domestiques : « Nous achevons [de] bâtir pour ces bons Hurons une Église sous le nom de Notre-Dame de Lorette. Elle est toute semblable à celle d'Italie et va devenir un lieu de grande dévotion en ce pays; et de fait, on y vient déjà en pèlerinage de toutes parts, et on est ravi de voir la sainte camine [c'est-à-dire la cheminée de la Sainte Famille], la fenêtre par où l'ange entra, les armoires de la Vierge et le reste de ce qui se voit dans la sainte maison de Notre-Dame de Lorette en Italie » (Claude Dablon, « Lettre du P. Claude Dablon Supérieur des Missions du Canada et recteur de Québec au R. P. Pinette Provincial de France », Reuben Gold Thwaites [dir.], *The Jesuit Relations and Allied Documents*, *op. cit.*, vol. 59, doc. CXXXV, p. 80).

214. Sur l'exaltation du caractère domestique de la chapelle huronne de Lorette, voir Muriel Clair, *op. cit.*, p. 136.

215. Il s'agit du cinquième chapitre du livre III dont nous avons déjà parlé (*HNDL*, f. 93^v-96^r). Dans ce chapitre consacré aux reliques de la Sainte Maison de Lorette, Torsellino rapporte également que des « planches sacrées » retirées du toit de la

En désignant la fenêtre « par où entra l'ange », le père Dablon a évoqué le mystère de l'Incarnation intimement lié à la Maison-relique de Lorette (le père Martin Bouvart l'imitera en ce sens en 1675). Enfin, trait distinctif à souligner, dans cette relation de 1673-1674, de même que dans celle, plus tardive, de 1679, Claude Dablon a recours à des formules qui ont en commun d'authentifier le récit de la translation de la Sainte Maison : là où il fait allusion à la maison natale de la Vierge, le jésuite rappelle « que les anges [l']ont transportée à Lorette en Italie²¹⁶ » ou, encore, que Dieu n'ayant « pas permis qu'un si précieux deposit restât entre les mains des infidèles [...] a voulu que les anges transportassent cette S^{te} maison, depuis la Palestine jusqu'en Italie, ou elle se conserve miraculeusement dans son entier depuis tant de siècles²¹⁷ ».

Dans la relation de 1679, Claude Dablon répétera que la Lorette du Canada est « faite sur le modèle de l'Italie²¹⁸ », recourant à une tournure dont nous pourrions penser que le suremploi l'a usée au fil des ans, s'il n'y avait le contexte un peu différent dans lequel elle se trouve ici. Le père Dablon insiste sur l'adéquation qui existe entre les dimensions de la Sainte Maison et celles de sa réplique au Canada, alors qu'il écrit à propos de la chapelle nouvellement érigée en Nouvelle-France : « Nous y avons observé très exactement toutes les mesures, soit po[ur] les dimensions, po[ur] la situation et po[ur] toutes les autres circonstances

chapelle ont été « départies [...] en tant de pièces, qu'elles ont couru quasi par toutes les nations de la terre ». De ce fait, plusieurs églises ont été consacrées « en divers lieux de la terre [...] en l'honneur de la Vierge de Lorette », non seulement en Italie, insiste Torsellino, « mais aussi aux nations les plus reculées au de là des Alpes » (*ibid.*, f. 94^v-95^r).

216. Claude Dablon, « Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable aux missions des Pères de la Compagnie de Jésus en la Nouvelle-France pendant les années 1673 et 1674 », *op. cit.*, p. 148.

217. Claude Dablon, « Relation des missions à la colonie huronne de Notre Dame de Lorette proche de Québec, et à la mission iroquoise de S. F. Xavier du Sault vers Montréal », *op. cit.*, p. 260.

218. *Ibid.*, p. 261. Le père Dablon prend soin d'indiquer qu'il emprunte ses descriptions au père Bouvart. Ainsi il introduit les descriptions de la « chapelle de Notre Dame de Lorette » en ces termes : « Le père Martin Bouvart, qui a beaucoup travaillé avec le Père Chaumonot à ce nouvel établissement en parle ainsi : [...] » (*ibid.*, p. 259).

qui peuvent rendre notre chapelle *parfaitement contretirée* sur celle de Lorette²¹⁹ ». Puis, il ajoute ce détail connu, prêtant attention aux mesures exactes de la bâtisse : « Elle est donc bastie de briques, qu'il a falu transporter de bien loing. Elle a 40 pieds de long et 20 de large, et est percée de 3 portes²²⁰ ». Ses descriptions sont ensuite investies, par endroits, de la tonalité familiale ou domestique qu'il a explorée déjà dans la relation précédente, comme en témoigne ce fragment : « On [...] a pratiqué derriere l'autel ce qui s'appelle *el Santo Camino*; c'est la [sic] petit appartement ou couchoit la Vierge, et ou elle a elevé l'enfant Jesus, le nourrissant et l'emmaillottant aupres du feu de cette S^{te} cheminée [sic]²²¹ ». Le père Dablon reviendra aussi, dans cette relation de 1679, sur la présence à Lorette de pièces de vaisselle sacrées (il est fidèle, sur ce point, aux textes jésuites précédents) et il cherchera à rendre les descriptions matérielles de la chapelle du Canada plus exhaustives en s'arrêtant de nouveau sur des éléments prisés par les jésuites de la Nouvelle-France qui se sont intéressés à la question lorétoise, à savoir, les armoires de la Vierge, une écuelle reproduite d'après les Saintes Écuelles, la fenêtre par laquelle « l'ange passa²²² » :

Du costé de l'évangille sont les armoires de la bienheureuse vierge, et au lieu des S^{tes} escuelles, qui se gardent en Italie, no[us] en avons une toute semblable, qui leur a esté appliquée, et qui en a tiré une vertu de donner de la pieté aux pelerins *qui boivent dedans* avec respect. L'on voit au bas de la chapelle, la fenestre par laquelle on tient que l'ange passa, lorsqu'il vint saluer la S^{te} Vierge; pareillement le lieu ou l'on croit qu'estoit la boutique de S^t Joseph, et ou le petit Jesus a travaillé; co[mm]e aussi l'endroit ou estoit la petite couche de la S^{te} Vierge²²³.

219. *Ibid.*, p. 261 [nous soulignons].

220. *Ibid.*

221. *Ibid.*

222. Dès les premières pages de la relation de 1679, Claude Dablon rappelle le lien qui existe entre le mystère de l'Incarnation et la Sainte Maison de Lorette. Il en rend compte dans ces lignes : « On sçayt assés en quelle veneration est par tout le monde cette S^{te} chapelle, qui a esté la propre maison de la Bienheureuse Vierge, dans laquelle s'est operé le grand Mistere de l'Incarnation, et ou le Fils de Dieu a esté eslevé pendant toute son enfance » (*ibid.*, p. 260).

223. *Ibid.*, p. 262-263 [nous soulignons].

En réalité, un souvenir torsellinien semble se dessiner sous la plume de Claude Dablon, puisque, pour bien témoigner de la valeur des vases sacrés conservés à Lorette, le jésuite italien avait retenu l'exemple d'un prêtre « fort affligé de la fiebvre, qui se veit bien tost en santé, *ayant beu de l'eaue dans l'un d'iceux*²²⁴ ». À vrai dire, les deux relations du père Dablon (1673-1674, 1679) ainsi que le mémoire *De la chapelle de Notre-Dame de Lorette en Canada* (1675) du père Bouvart paraissent tirer leur substance (du moins en partie) d'un ensemble de lieux historico-religieux qui se sont fixés avec le temps, et cela, est-il permis d'avancer, dans le sillage de la publication de la *Lauretana Historia* du jésuite italien Orazio Torsellino.

Quant au pèlerin français italianisé Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, en la personne de qui les historiens et les historiographes de la Nouvelle-France ont légitimement pu voir le père de la Lorette du Canada, il a, à l'instar de ses compagnons jésuites, participé à l'élaboration d'une tradition écrite qui a consolidé les liens entre les Lorette d'Italie et de Nouvelle-France, et il l'a fait à travers sa correspondance et l'autobiographie qu'il a écrite en 1688 à la demande du père Dablon. Dans le récit de sa vie, le père Chaumonot a mis au premier plan l'idéal familial inhérent au culte lorétain, idéal auquel l'ont rendu sensible ses vagabondages de jeunesse, puis les choix vocationnels et pastoraux qu'il a faits ensuite, dont celui de fonder avec Madame d'Aillebout la première Association de la Sainte-Famille, vouée à la sanctification des familles chrétiennes de la Nouvelle-France²²⁵. Cette association de la Sainte-Famille est, pour reprendre les termes mêmes de Chaumonot, une « imitation de la Congrégation de la Vierge » fondée à Rome, au siècle précédent, par le jésuite belge Jan Leunis²²⁶, à une nuance près

224. *HNDL*, livre III, chap. V, f. 94^r-94^v [nous soulignons].

225. Voir Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, *op. cit.*, p. 75-84.

226. Voir plus haut. Le père Chaumonot voit dans cette Association de la Sainte-Famille un nouvel établissement propre « à soutenir les Congrégations de la Vierge » (Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, *op. cit.*, p. 83). Il précise : « l'association de la S^{te} Famille étant comme une imitation de la Congrégation de la Vierge par le rapport des exercices de piété qui se pratiquent dans l'une et dans l'autre, il n'a fallu que former celle-là sur celle-ci; afin qu'elles s'aidassent comme elles sont plutôt l'une

toutefois : Marie y est honorée au sein d'une famille, à titre d'épouse et de mère²²⁷.

Là où, à l'exemple des pères Bouvart et Dablon, il réitère le caractère domestique des deux Lorette — en faisant référence aux « écuellen de la S^{te} Famille » qui en constituent pour ainsi dire l'image forte —, Joseph-Marie Chaumonot raconte de quel secours a été pour lui, au chapitre des reliques, son ancien compagnon de voyage, le père Joseph-Antoine Poncet, avec lequel il avait d'ailleurs effectué son dernier pèlerinage à Lorette, avant de s'embarquer pour le Canada :

Il ne faut pas que j'oublie ici que le P. Poncet ayant repassé en France²²⁸ a eu soin de m'envoyer non seulement une Vierge faite sur celle de Lorette [...] mais aussi une coiffe ou bonnet de taffetas blanc qui a été sur la tête de l'image laquelle est dans la S^{te} Maison d'Italie; et une écuelle de fayence fait [sic] sur la forme de celle du Petit Jésus, à laquelle elle a touché, et de petits pains bénis qui ont été pétris dans les écuellen de la S^{te} Famille, qu'on trouva, lorsque, pour rendre la S^{te} chapelle ou maison plus commode, on en ôta le plafond, sur quoi l'on saura que toutes ces choses, *ou même leurs semblables*, sont ici miraculeuses²²⁹.

À l'écuelle reproduite à l'identique, qui a valeur de relique parce qu'elle a touché l'écuelle de l'enfant Jésus, le père Chaumonot associe un geste familier (celui de pétrir des petits pains), geste porteur de

et l'autre que de s'entretenir. Tout le Canada est témoin des grands biens que produisent, comme de concert, et les Congréganistes de leur côté, et les femmes et les filles de la S^{te} Famille de leur côté aussi » (*ibid.*, p. 84). Voir René Latourelle, S.J., « Dévotion à Marie et à l'Eucharistie chez les premiers jésuites de la Nouvelle-France », *op. cit.*, p. 34-35, p. 43 *et sq.*

227. Voir Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 325-329.

228. Après son retour en France, le père Poncet a prêché, puis a été confesseur à Lorette (Reuben Gold Thwaites [dir.], *The Jesuit Relations and Allied Documents*, *op. cit.*, vol. 15, 1898, p. 250, n. 20).

229. Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, *op. cit.*, p. 100-101. Sur les pièces « du toit » de la chapelle de Lorette présentées par Torsellino comme des « reliques sacrées », voir n. 215.

grâces au surplus et qui n'est, pour tout dire, qu'une reprise des gestes posés au sanctuaire italien :

[C]omme à l'imitation des MM. de Lorette en Italie, nous faisons aussi pétrir par les Religieuses de Québec de petits pains dans cette même écuelle, après les avoir bénits nous en distribuons aux personnes qui en demandent. Plusieurs s'en sont très bien trouvés dans leurs maladies, ne s'étant point servis d'autres remèdes pour se faire passer des fièvres opiniâtres et violentes dont ils étoient travaillés²³⁰.

Entre répliques et reliques, l'écart est parfois mince dans la Lorette du Canada. Il n'y a pas loin, non plus, de la glorification de « toutes ces choses [...] miraculeuses », esquissées par Chaumonot, à l'idée qu'« il faudroit composer un livre entier pour décrire toutes ces faveurs extraordinaires ». Environ dix ans avant que Chaumonot ne se mette à l'écriture de l'abrégé de sa vie, le père Claude Dablon, dont nous citons ci-dessous les propos enthousiastes, usait déjà d'une rhétorique de l'exaucement pour signaler les grâces obtenues dans la chapelle du Nouveau-Monde :

Je pourrais rapporter plusieurs merveilles, que Dieu a voulu operer depuis que cette S^{te} chapelle est bastie, beaucoup de guerisons extrord^{es} tant des françois que des sauvages et ce qui est plus a estimer grand nombre de conversions notables et de *confessions gen[er]ales* qui montrent assés que c'est icy l'ouvrage de Dieu [...]; et mesme je serois infini, si je m'arretois a tout ce qui s'en put dire de tres edifiant²³¹.

Les conversions et les confessions générales dont se félicite en 1679 le Supérieur des missions de la Nouvelle-France sont assurément des signes éloquentes de l'« investissement jésuite²³² » qui a porté des fruits

230. Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, *op. cit.*, p. 102.

231. Claude Dablon, « Relation des missions a la colonie huronne de Nostre Dame de Lorette proche de Quebec, et a la mission iroquoise de S. F. Xavier du Sault vers Monreal », *op. cit.*, p. 266 [nous soulignons].

232. Pierre-Antoine Fabre, « L'Esclavonie, escale sur la route de l'Occident? La *Santa Casa* de Nazareth transportée par les anges (1291-1294) », *op. cit.*, p. 36. Voir plus haut.

en Amérique, après avoir marqué l'histoire plus ancienne de la Sainte Chapelle d'Italie.

En définitive, les honneurs rendus de part et d'autre de l'Atlantique à la Vierge de Lorette et l'esprit dans lequel le fac-similé de sa Sainte Maison semble avoir été érigé, suivant certaines particularités matérielles rapportées par Orazio Torsellino, permettent de penser que la traversée du culte lorétain de l'Italie vers la Nouvelle-France a pris appui, entre autres, sur la traversée d'un livre (traversée intellectuelle assurément, mais peut-être même matérielle, si nous nous reportons à l'exemplaire survivant qui est à l'origine de notre réflexion). Selon toute vraisemblance, ce livre n'a pas été destiné qu'à la lecture, puisqu'il a aussi offert de réels repères matériels aux missionnaires jésuites de la Nouvelle-France²³³.

Il nous a paru essentiel de considérer, dans cet article, non seulement la question lorétaine telle que l'a abordée le jésuite italien Orazio Torsellino, mais aussi l'influence explicite ou implicite que sa *Lauretana Historia* a eue sur les missionnaires de la Nouvelle-France. La valorisation et la propagation de la dévotion à la Vierge de Lorette en Nouvelle-France soulèvent évidemment bien d'autres questions (quoique épineuses parfois), qui concernent par exemple les migrations d'ouvrages et l'accès aux livres en terre de mission. L'aspect plus proprement matériel de la circulation des livres consacrés à la Sainte Maison de Lorette pourrait certainement présenter un grand intérêt pour les chercheurs : quels livres touchant à la dévotion lorétaine les missionnaires jésuites de la Nouvelle-France ont-ils eus entre les mains? Qu'ont lu, à ce sujet, les Joseph-Marie Chaumonot, Martin Bouvart et Claude Dablon avant et après leur arrivée en Amérique?

À ce jour, plusieurs centaines d'ouvrages ont été identifiés comme ayant fait partie des collections de la première bibliothèque de Nouvelle-France fondée à Québec par les jésuites en 1632-1635. Près d'une centaine d'exemplaires survivants de cette première bibliothèque

233. Voir Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 86.

canadienne sont conservés aujourd'hui à la Bibliothèque de la Compagnie de Jésus, à Montréal²³⁴. Or, il faut savoir que deux ouvrages très étroitement liés à notre propos figurent au nombre de ces exemplaires survivants : d'Orazio Torsellino, un exemplaire de 1662 de *De particulis latinæ locutionis* (voir Illustration 4)²³⁵, et, de Silvio Serragli, une édition italienne de 1640 de *La Santa Casa abbellita*, qui porte précisément sur la Sainte Maison de Lorette (voir Illustration 5)²³⁶. Comme il se trouve au sein d'une collection jésuite, ce dernier ouvrage présente une caractéristique matérielle dont il faudrait peut-être fouiller le sens : en effet, l'exemplaire de *La Santa Casa abbellita* a été relié en un seul volume avec le *Sommaire des divers voyages, et missions apostoliques*,

234. À propos de quelques-uns de ces exemplaires survivants, voir notre article « Les livres que les missionnaires de la Compagnie de Jésus ont apportés avec eux en Nouvelle-France : écrire l'histoire d'une bibliothèque jésuite », Guy Poirier, Marie-Christine Gomez-Géraud et François Paré [dir.], *De l'Orient à la Huronie : du récit de pèlerinage au texte missionnaire*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2011, p. 165-184.

235. Orazio Torsellino, *Horatii Tursellini Societatis Iesu presbyteri, De Particulis latinæ locutionis*, Parisiis, Apud Gasparum Meturas, 1662, [4], 338, [186] p. (cote : 3600-13). Carlos Sommervogel signale que l'ouvrage a été publié à Rome chez Aloysius Zannetti, en 1598, sous le titre *Horatii Tursellini e Societate Jesu de Particulis latinæ orationis* (Carlos Sommervogel, S.J. [dir.], *op. cit.*, t. VIII, col. 146). Torsellino y exprime ses vues sur la rhétorique (Paul V. Murphy, *op. cit.*, p. 222). Ajoutons que la Bibliothèque de la Compagnie de Jésus (Montréal) conserve un autre ouvrage d'Orazio Torsellino publié par Aloysius Zannetti : *Nomenclator, seu, vocabularium ad usum gymnasii Societatis Iesu*, Romæ, Apud Aloysium Zannettum, 1594, [8], 256 p. (cote : 3027-1). Rien n'indique cependant que ce dernier ouvrage ait fait partie des collections de la première bibliothèque des jésuites à Québec. Signalons enfin qu'un exemplaire de l'édition originale du *De vita et morib. Ignatii Loiolæ, qui Societatem Iesu fundavit, libri III* de Giovanni Pietro Maffei imprimée par Francesco Zannetti est également conservé à la Bibliothèque de la Compagnie de Jésus : *De vita et morib. Ignatii Loiolæ, qui Societatem Iesu fundavit, libri III : Auctore Ioanne Petro Maffeo, presbytero Societatis eiusdem*, Romæ, Apud Franciscum Zannettum, 1585, [4], 200, [12] p. (cote 3599-15).

236. Silvio Serragli, *La Santa Casa abbellita, del signor capitan Silvio Serragli da Pietra Santa di Toscana : nuovamente ricorsa, & ampliata di molte cose gravi, e notabili, non prima osservate da altri che n'hanno scritto*, Macerata, Girolamo Salvioni, 1640, [16], 136 p. (cote : 3600-34). Le père Giuseppe Santarelli signale l'importance qu'a eue au XVII^e siècle *La Santa Casa abbellita*, aux plans historique, dévotionnel et artistique (« Sul piano della storia, della devozione e dell'arte è notevole per il secolo XVII l'opera di SILVIO SERRAGLI, *La Santa Casa abbellita*, Macerata 1633 », Giuseppe Santarelli, *op. cit.*, p. 19).

du R. P. Alexandre de Rhodes, de la Compagnie de Jesus, à la Chine, & autres Royaumes de l'Orient, avec son retour de la Chine à Rome : depuis l'année 1618 jusques à l'année 1653²³⁷. Congréganiste d'Avignon²³⁸ et célèbre missionnaire de la Compagnie de Jésus, Alexandre de Rhodes (1591-1660) a effectué un pèlerinage à Lorette en 1618, après avoir obtenu de ses Supérieurs la permission « d'aller aux Indes & au Japon²³⁹ » et dans le dessein de trouver auprès de Notre-Dame de Lorette la force d'embrasser avec zèle une si exigeante mission en Orient : « [j]'allay à Lorette, écrit-il, prendre des forces dans cette sainte Chappelle où le Sauveur a commencé tous ses voyages²⁴⁰ ». Rhodes témoignera plus tard que ce temps passé à Lorette l'a soutenu dans ses missions lointaines²⁴¹. Aussi, dans le *Sommaire* de ses voyages, il prend soin de rappeler qu'il est retourné au sanctuaire lorétain en 1649 : « [d]e Genes passant par Milan, j'allay à Lorette, trente & un an depuis que je la visitay allant aux Indes, j'y rendis graces à Dieu, & à la sainte Vierge ma glorieuse Mere, qui m'a preservé dans tant de dangers de l'ame & du corps²⁴² ».

Enfin, notons, pour revenir à notre propos initial, que parmi les livres des XVI^e et XVII^e siècles qui sont conservés à l'Université du Québec à Montréal (dont les *Horatii Tursellini Romani e Societate Iesu Lauretanæ Historiæ libri quinque* font partie) se trouve le premier volume des *Opera omnia* de l'humaniste G. Battista Spagnoli, dit *Il Mantovano*,

237. Alexandre de Rhodes, *Sommaire des divers voyages, et missions apostoliques, du R. P. Alexandre de Rhodes, de la Compagnie de Jesus, à la Chine, & autres Royaumes de l'Orient, avec son retour de la Chine à Rome : depuis l'année 1618 jusques à l'année 1653*, Paris, Florentin Lambert, 1653, [10], 114, [2] p. (cote : 3600-34). L'exemplaire porte cet ex-libris manuscrit : « Colleg. queb. Societ Jes. Cat. Adsc. an 1745 ».

238. Voir Émile Villaret, *Les congrégations mariales*, *op. cit.*, p. 185, note non chiffrée.

239. Alexandre de Rhodes, *op. cit.*, p. 3; Pierre-Antoine Fabre, « "Ils iront en pèlerinage..." : l'"expérience" du pèlerinage selon l'"Examen général" des Constitutions de la Compagnie de Jésus et selon les pratiques contemporaines », *op. cit.*, p. 174.

240. Alexandre de Rhodes, *op. cit.*, p. 4.

241. Voir Karin Annelise Vélez, *op. cit.*, p. 127-128.

242. Alexandre de Rhodes, *op. cit.*, p. 110.

publié à Anvers en 1576, dans lequel le poème *Agelariorum libri sex, ad consaluum Ferdinandum Agelarium, ducem invictissimum* évoque, au passage, le trajet parcouru par la Sainte Maison, ainsi que les origines diverses des pèlerins venus de partout jusqu'au sanctuaire de Lorette²⁴³. G. Battista Spagnoli, nous l'avons signalé plus haut, a aussi écrit une histoire du sanctuaire lorétain, la *Redemptoris mundi Matris ecclesiæ Lauretanæ Historia*²⁴⁴, qui a fourni à Orazio Torsellino la matière du sixième chapitre du second livre de sa *Lauretana Historia*, qu'il a intitulé : « Le tesmoignage de Baptiste Mantuan » (dans l'édition latine : « *Baptistæ Mantuani testimonium* »).

Bref, en plus de fournir des repères à l'histoire de la circulation des livres, la présence de tels exemplaires survivants en sol québécois rappelle l'importance de mettre en évidence la cohérence *interne* des fonds patrimoniaux. Ainsi, des enquêtes menées sur les migrations des livres et l'étude, au sein des collections patrimoniales du Québec, d'ouvrages touchant à l'historiographie lorétaine nous permettraient d'asseoir avec plus d'exactitude encore l'histoire de la dévotion à Notre-Dame de Lorette en Nouvelle-France.

243. Baptista Mantuanus, I. *Baptistæ Mantuani carmelitæ, theologi, philosophi, poëtæ & oratoris clarissimi, opera omnia, in quatuor tomos distincta, pluribus libris aucta, & restituta : quorum index sequenti pagina continetur*, I, Antuerpiæ, Apud Ioannem Bellerum, 1576 (Livres rares : YPA233 T1), tel que décrit dans le catalogue informatisé. Voir Giuseppe Santarelli, *op. cit.*, p. 273-274.

244. Cet opuscule figure dans le quatrième tome des *Opera omnia* de G. Battista Spagnoli (Anvers, 1576). Voir plus haut n. 27.

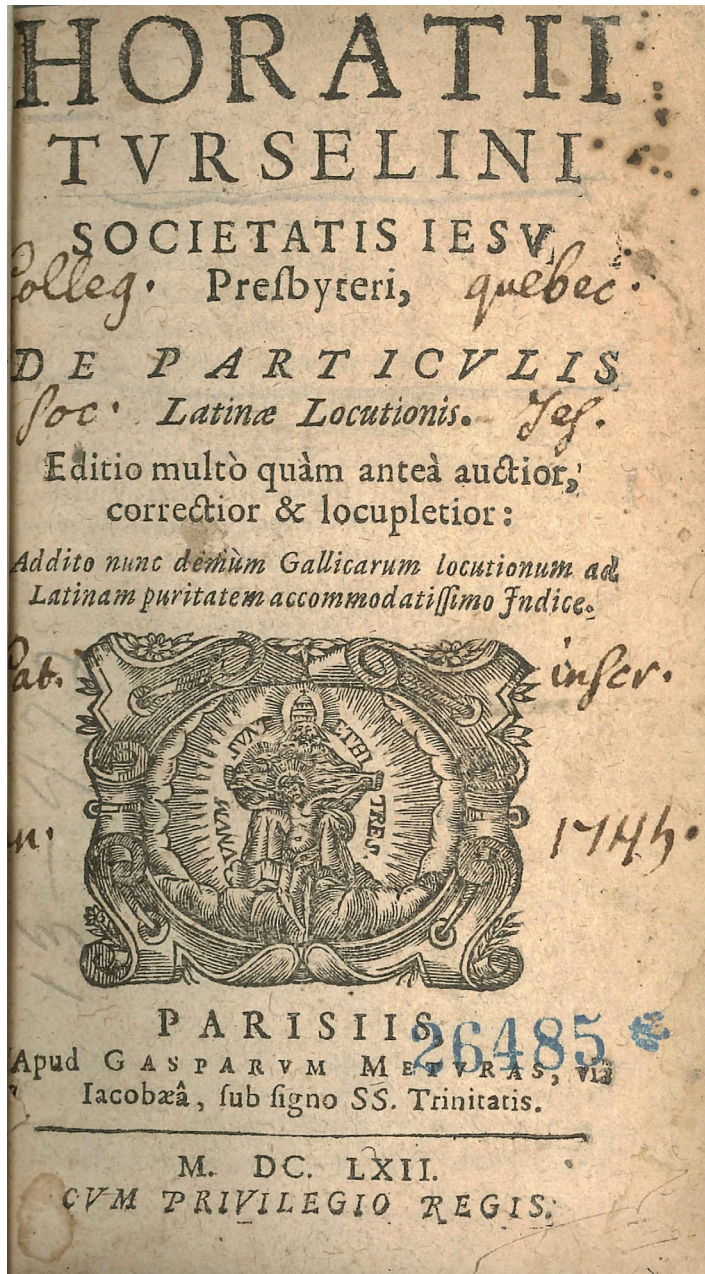


Illustration 4. Page de titre, Orazio Torsellino,
*Horatii Tursellini Societatis Iesu presbyteri, De Particulis
latinæ locutionis*, Parisiis, Apud Gasparum Meturas, 1662.
Cliché Bibliothèque de la Compagnie de Jésus (cote : 3600-13).



Illustration 5. Page de titre, Silvio Serragli,
La Santa Casa abbellita, del signor capitan Silvio Serragli da Pietra Santa di Toscana : nuovamente ricorsa, & ampliata di molte cose gravi, e notabili, non prima osservate da altri che n'hanno scritto, Macerata, Girolamo Salvioni, 1640.
Cliché Bibliothèque de la Compagnie de Jésus (cote : 3600-34).



Illustration 6. Lettre autographe avec une « Priere en temps de guerre » du père Joseph-Marie Chaumonot : « A mon Reverend Pere. Le Pere Bruyas Superieur de [la mission de S'-François Xavier A Ville Marie » (écrite probablement entre 1680 et 1692). Pièce originale restaurée. Archives des jésuites au Canada. Cliché AJC-GLC, Q-0001, 349.

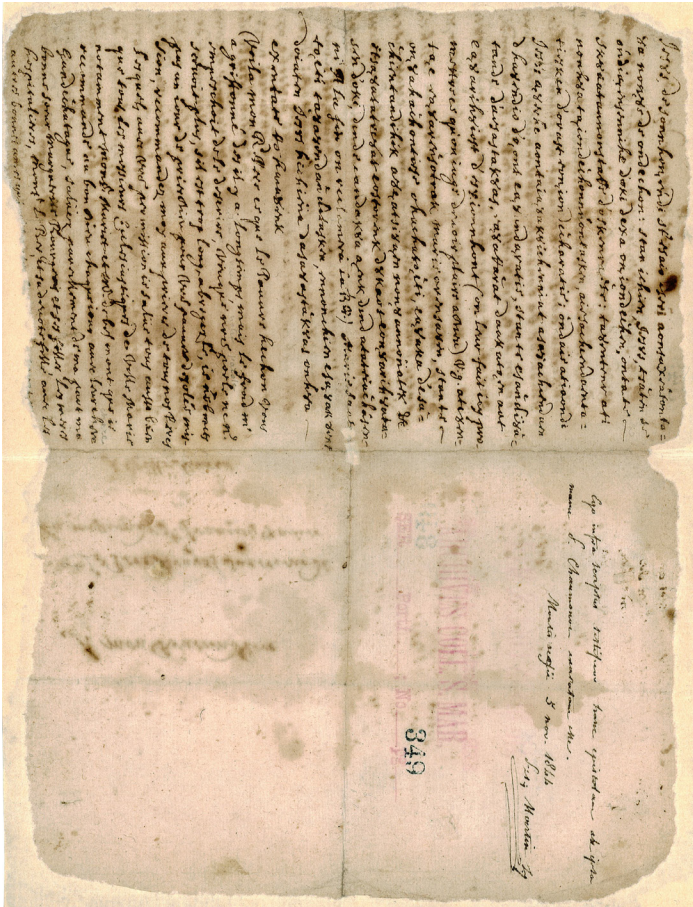


Illustration 7. Verso de la lettre autographe (Illustration 6) du père Joseph-Marie Chaumonot au père Jacques Bruyas (les quatorze dernières lignes sont écrites en français). Cliché Archives des jésuites au Canada. Cliché AJC-GJC, Q-0001, 349.